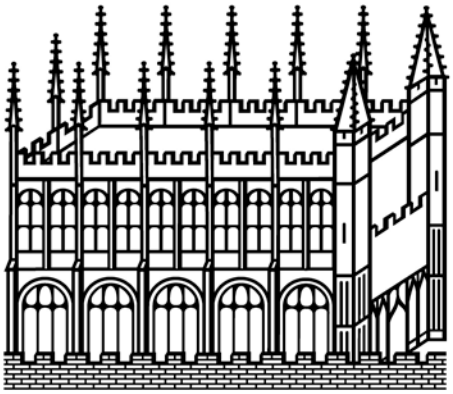


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

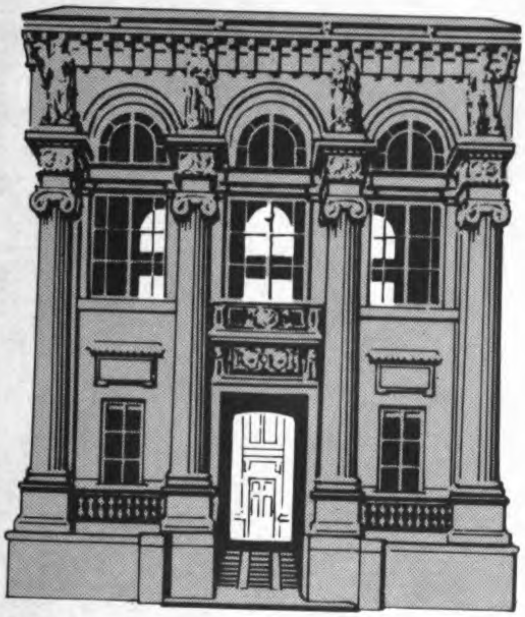
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

IRIE
VREUIL
E DES ARTS
ARIS

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Arms of Jean-Armand Joyeuse
(1718 – 1774)

see J. Guigard, Nouvel armorial du bibliophile, 1890, Vol. 2, p. 266

Vet. Fr. II A. 1917

1. P.-H. Robbé de Beauveset

2. J.-B. Junquières.

3. [Anon.]

4. Voltaire

MON ODYSSÉE

OU

LE JOURNAL

DE MON RETOUR

DE SAINTONGE.

MON ODYSSÉE

OU

LE JOURNAL

DE MON RETOUR

DE SAINTONGE.

POËME

A CHLOÉ.

A LA HAYE.

M. D C C. L X.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

DÉPART de l'Auteur. Deſcription de ſon Equipage. Son arrivée à Jonſac, où il paſſe huit jours. Il monte en Cabriolet pour gagner Saintes, où il trouve le Coche parti. Il ſe détermine à pourſuivre ſa route à pied. Belle peur qu'il eut en paſſant un Bois. Rencontre qu'il fait d'un Tambour. Converſation qu'il eut avec lui. Il arrive à la Ville-Dieu.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 OCT 1988
OF OXFORD
LIBRARY

TAYLOR INST.
OXFORD

Desfriches Delin. C. Cochin Sculp.

CHANT I.

MON ODYSSÉE

OU

LE JOURNAL

DE MON RETOUR

DE SAINTONGE.

POËME

A CHLOÉ.

CHANT PREMIER.

L'Astre qui ſur ſon char nocturne
Va par ſes rayons refléchis,
De la nuit ſombre & taciturne
Eclairant les voiles blanchis,

Six fois, dans ſa courſe elliptique,
A déja franchi l'Ecliptique;
Chloé, depuis que diſtillant,
Dans les Landes de la Saintonge,
Sur mon eſprit ſon poiſon lent,
L'ennui me dévore & me ronge,
Sur le ſommet de ce Rocher,
D'où mon œil, en faiſant ſa ronde,
Apperçoit voguer le Nocher,
Qui fend les flots de la Gironde:
Je m'étois, cependant, flatté,
Qu'en me traçant une miſſive,
A mon ame, en tout point, paſſive,
Vous rendriez l'activité.
Au dégoût dont l'enfer me dote,
Ne ſachant plus ſûr antidote,
Je vous avois ſollicité
De m'en envoyer quelque doſe,

Mais vous avez la cruauté
De refuſer deux mots de proſe,
Qui m'auroient rendu la gaité.
J'ai donc dit, puiſque la reſſource,
Qui m'aide à ſupporter l'ennui,
Vient à me manquer aujourd'hui,
Allons la puiſer à ſa ſource.
Allons voir l'aimable Chloé;
Et ſur ſa bouche enchantereſſe,
Gouter une plus douce yvreſſe
Que celle du jus de Noé.
Du Dieu d'Amour qui la protége,
Revoyons le folâtre eſſain,
Autour d'elle faire cortege,
Et lui-même, armé ſur ſon ſein,
Aiguiſer ſes traits à deſſein
D'attirer des cœurs dans le piége.
Eſt-il chagrin que ſes appas,

Qu'un de ſes ſouris ne diſſipe ?
Chez elle ne puiſe-t'on pas
La belle humeur dans ſon principe ?
Quel cerveau tapiſſé de noir
En l'écoutant, quand elle cauſe,
Ne reprend pas dans ſon manoir
Sa tenture couleur de roſe ?
Et je me morfondrois ici,
Entaſſant ſouci ſur ſouci !
J'irois de mon ame maſſive
Laiſſer affaiſſer le reſſort,
Lorſque notre imaginative
Près d'elle reprendra l'eſſort !
Quittons ce coin de la nature,
Où l'Aſtre dardant ſes rayons,
N'a jamais fait ſous des ſillons
Germer l'humaine nourriture ;
Où tout eſt landes & ſablons ;

Où les haleines tempérées
Des Zéphires voluptueux,
Ne furent jamais reſpirées:
Mais où les fils impétueux
Des Aquilons & des Borées,
Du ſon de leurs fifres aigus
Vont fatigant les airs émus;
Où le Ciel triſte, ne ſe montre
Que de nuages encrouté,
Si que jamais l'œil ni rencontre
L'azur du firmament voûté;
Où j'ai vu tant de fois la foudre,
Malgré le froid de la ſaiſon,
Du ſol pompant l'exhalaiſon,
Menacer de réduire en poudre
L'humble toit de notre maiſon;
Où l'air même mélancolique
S'inſinuant dans mes eſprits,

Alloit juſque ſur mes écrits
Porter ſon influence éthique.
Suivons l'impérieux penchant
Qui près de Chloé nous ramene,
Et qui nous dit, d'un ton tranchant,
Regagne les bords de la Seine.
Tous mes équipages ſont prêts;
Et tout eſt réglé pour les frais
De notre retour poëtique.
Sur une Mule pacifique
Dont la peau fait voir en relief
Tout le plan oſtéologique,
Fierement monté comme un Chef
De notre Egliſe Catholique,
Je m'acheminai vers Jonſac.
Le pere de ma haridelle,
Derriere ſur ſon dos fidéle,
Portoit ma valiſe & mon ſac.

Un manant, en façon de page,
Guidoit mon burleſque équipage.
Le Seigneur du lieu que je vis,
En traverſant le pont-levis,
Crut voir le Héros de Cervante,
Qui pour un moulin combattu,
Etoit de fatigue abattu:
Et comme à bon droit il ſe vante
D'être meilleur hoſpitalier
Que Lazariſte, ou Templier,
Encor qu'en nous il ne découvre
Qu'un piéton du docte Vallon,
Il me fit les honneurs du Louvre,
Comme ſi j'étois Apollon.
Paré de ſa brillante zône,
Le Dieu qui du haut de ſon trône
Répand les feux ſacrés du jour,
Eclaira huit fois le ſéjour

Que nous fimes dans cette Terre,
Où les ris, enfans des plaiſirs,
Servent à l'envi les deſirs
Du brave Seigneur d'Aubeterre.
Voulez-vous voir de ſon Châtel
Un leger croquis? Il eſt tel:
D'une Architecture Gothique,
Mais d'un très-bon goût deſſiné;
En ovale un Palais tourné,
S'éleve ſur un Roc antique,
Qui ſemble en être couronné.
Lorſque de loin l'œil le contemple,
On croit voir percer dans les airs
Ce chimérique & fameux Temple,
Où dans un volume fort ample
Sont les Faſtes de l'Univers.
L'Urne d'une Nimphe féconde
Dans ſon Parc épanchant ſon onde,

Se plait à creuſer mille lits;
Et tous ſes Boſquets embellis
Par l'art délicieux d'Armide,
Invitent l'Amante timide
A ſe livrer ſur le gazon,
A cette fougue enchantereſſe,
Dont je goute encore l'yvreſſe
Quoiqu'avancé dans ma ſaiſon.
O Jonſac! malgré tous tes charmes,
Ta grand' chere, tes Vins exquis,
Malgré cent beautés ſous les armes,
Dont on riſque d'être conquis,
Malgré tout l'eſprit de ton Maître,
Qu'on eſt ſi fâché de connoître
Quand il s'agit de le quitter,
Lieu charmant! que les Dieux ſans doute
Ne dédaigneroient d'habiter;
Il faut partir quoiqu'il en coûte,

Et pourſuivre ma longue route.
J'avois renvoyé mon Mulet.
Un Char à fond d'azur céleſte,
Brillant, doré, pimpant & leſte,
Que l'on nomme Cabriolet,
Me fut fourni par d'Aubeterre.
Quatre fiers Courſiers d'Angleterre,
Jettant le feu par les nazeaux,
Et plus vites que ces Vaiſſeaux
Qui comme le trait fendent l'onde,
Lorſqu'Eole ami des Nochers,
D'un vent en poupe les ſeconde,
D'un vol gagnerent les Clochers
De la Cathédrale de Sainte;
Non de ma part ſans quelque crainte
Que ces Courſiers ferrant le mords,
N'allaſſent me faire au Cocyte,
Expédier au rang des morts

Brevet de moderne Hyppolite :
Son ſort m'effrayoit ſur ce Char ;
Auſſi ſuis-je de la nature
Du grand Panurge & de Céſar,
Qui trembloient tous deux en voiture.
C'étoit dans un vaſte caiſſon,
Qui ſans reſſort péſamment roule,
Que confondu parmi la foule,
Des Muſes le fier nourriſſon
Devoit gagner la Capitale,
Au riſque, en maudiſſant mon ſort,
De ne trouver pour réconfort
Que quelque engeance monacale
Prête à m'ennuyer en Latin,
Quelque Prêtre, quelque Catin,
Ou d'autres animaux bizarres.
Au Coche je porte mes arrhes.
Mais ô deſtin inattendu !

Ce Phaéton mal ſuſpendu,
Qu'un Cocher, en jurant Dieu, mene,
Ne partira d'une ſemaine.
Que faire, iſolé dans ce lieu,
Où je ne connoiſſois que Dieu?
Irais-je, en Uliſſe moderne,
Des Provinciaux Saintongeois
Scruter & les mœurs & les loix?
Ou tenant en main la lanterne
Qu'avoit Diogène autrefois,
Juger, ſi par-tout où nous ſommes,
Nous pouvons rencontrer des hommes?
Notre parti fut bientôt pris.
Sans doute vous avez appris
A connoître cette monture,
Dont on fait ſi riche peinture;
Ce fier Courſier à dos aîlé,
Qui quand il ſe ſent appellé

Par

Par quelque Citoyen du Pinde,
Sur ſa croupe dans l'air le guinde.
Or ce phantaſtique animal,
Quand nous le montons, perd ſa forme;
Et ſi bien en nous ſe transforme,
Qu'un Centaure nous rendroit mal;
Si qu'après, un tourneur d'iambes
Se trouve monté ſur ſes jambes;
Et rend ſes oracles à pied.
C'eſt ſur ce Cheval inviſible
Qui m'étoit identifié,
Qu'en Aſtronôme trop riſible,
J'oſe entreprendre de toiſer,
A ma ſueur quotidienne,
Cette longue Méridienne
Que Caſſini ſçut nous tracer.
Ah! Chloé, que la gloire peſe,
Quand reliée en manuſcrits,

Un pauvre piéton mal à l'aiſe,
La voiture avec ſes écrits !
J'avois laiſſé ma malle au Coche ;
Et des deux côtés dans ma poche
Dormoient, en ſurtout de velin,
Ces enfans que l'eſprit malin
A fait enfanter à ma plume,
Qui me tiroient comme une enclume.
Excédé, mou, las, affoibli,
J'arrive à Saint Jean d'Angeli,
Le premier terme de ma courſe.
Là par force reſtaurans pris,
Je rappelle à moi mes eſprits
Epuiſés juſques dans leur ſource.
Entre deux draps bien étendu,
Je crus que mon individu
Reprendroit ſa vigueur premiere ;
Mais las ! mes membres repoſés ;

Mes deux genoux dans leur charniere,
Me ſemblent être enchiloſés.
Ma jambe eſt roide & ſans ſoupleſſe,
La baſe de mon corps me bleſſe.
Las ! que nous étions différens
Du Poëte à face vermeille,
Qui dans un beau Char, la ſurveille,
Voloit à la mode des Grands.
Quel changement une journée
A mis dans notre deſtinée !
Maintenant have & décharné,
A la douleur je ſuis en bute,
Un diable piéton acharné
Me pourſuit & me perſécute ;
Et Jupiter des deux tonneaux
Ne m'ouvre que celui des maux.
Quoi de courage tu te piques,
Me dis-je, & déja tu perds cœur ?

Le Hérault des Jeux Olympiques
Déclara-t'il jamais vainqueur,
Le lâche entrant dans la carriere,
Qui d'abord recule en arriere ?
Ja, pour ſoulager mon deſtin ;
De l'huile du Samaritain,
J'ai bien graiſſé tout le rouage,
Du Char qu'il faut que je ménage ;
Et me recommandant à Dieu
Par quatre mots d'itinéraire,
Je reprends mon train ordinaire,
Pour me rendre à la Ville-Dieu.
L'Aurore s'épanchoit à peine,
Quand ayant traverſé la plaine,
Je m'engage en un Bois fourré,
Où j'étois fort mal aſſuré.
Ah ! dis-je à l'Ange qui me guide,
Protége-moi ſous ton Egide !

Si par hazard quelques larrons
Embuſqués dans les environs,
S'en venoient courtiſer ma bourſe,
Où diable ſeroit ma reſſource?
S'ils en vouloient à mes écrits,
S'ils alloient connoître le prix
De ces chers enfans de ma veine
Dont j'accouche avec tant de peine,
Et, qu'à mes dépens, de Voleurs
Ils allaſſent ſe faire Auteurs!
En vain à leur métamorphoſe
Quelque miſantrope incivil,
Liſant ceci, s'écriera-t'il,
Que j'aurois perdu peu de choſe.
Chacun ſe priſe ſur ſa foi:
Et n'eſt d'Ecrivain à la glace,
Qu'on ne vit trembler comme moi,
S'il ſe rencontroit à ma place.

Ces réflexions me ſéchoient ;
Quand, à travers quelque broſſaille,
J'entends des gens qui débouchoient.
Loin de me ranger en bataille,
Je ſens deſcendre dans mes pieds
Par les cailloux eſtropiés,
Toute mon ardeur Martiale.
La peur rend ſouple mon jarret,
Et je parcours cette forêt,
D'un pas que l'oiſeau ſeul égale.
Inſtruit par la Femme de Lot,
Je n'oſois retourner la tête.
A mes deux oreilles ce mot
Sonnoit toujours : arrête, arrête.
Cependant je me hazardai,
Derriere moi je regardai,
Et ma Lunette à longue vue
Me fit découvrir un Tambour,

Comme moi dévançant le jour,
Et conduiſant une recrue.
Honteux de voir que pour ſi peu
Notre hardi Pégaze tremble,
De ſa courſe arrêtant le feu,
Je lui fais reprendre ſon amble.
L'homme qui frappant ſur la peau
En meſure avec la baguette,
Range des Mars ſous le Drapeau,
Sonne la charge ou la retraite;
Et de nos François, par ce ſon,
Met le courage à l'uniſſon,
Mon Tambour, en un mot, m'accoſte;
Et me faiſant ſon compliment,
Me dit: *Vous marchez joliment,*
Monſieur, quand vous ſeriez en poſte,
Vous iriez moins rapidement.
Après mon honnête ripoſte,

Mon Soudart déja familier,
Me voyant ſi douce perſonne,
Demande mon nom, mon métier,
M'interroge, me queſtionne.
Mon ami, lui dis-je, entre nous,
Je fais même métier que vous.
Sur cette Caiſſe bien tendue,
Que vous portez au cou pendue,
Exerçant vos agiles doigts,
Vous faites du bruit à l'armée,
Et c'eſt moi que la Rénommée
Charge de chanter vos exploits.
A ſes gages je ſuis Trompette.
Ainſi, donc, Monſieur eſt Poëte,
Et ſur le Pont-Neuf par ſes Chants,
Amuſe, dit-il, *les paſſans,*
Auriez-vous des Chanſons à vendre?
Mais ce métier doit beaucoup rendre,

Car, graces à nos Généraux,
En Condé faiſant le ſervice,
Nous vous donnons de l'exercice,
Et ce ſiécle a plus d'un Héros.
En auriez-vous quelqne jolie
Sur ce brave Monſieur Broglie,
Dont le plus grand des Ferdinands,
A vû les exploits ſurprenans?
Ce ſujet prête & n'eſt pas pauvre:
Dites-vous, comme il ſçut pocher
Ce vaillant Souteneur d'Hanovre
Qui s'en venoit pour nous moucher?
Oüais dis-je en moi-même, ce drôle
Aſſez naïvement contrôle.
Laiſſons-le s'enfiler ici.
Monſieur, pourſuit-il, *j'ai ſouci*
De voir comme quoi le mérite
A la Cour a peine à percer,

On ne s'y plaît qu'à traverſer
Les véritables gens d'élite,
Et le talent le plus chenu
S'y voit ſouvent très-mal venu.
Si l'on connoiſſoit à Verſailles
Notre Lieutenant-Colonel!
Par la corbieu! c'eſt un mortel
Qui vous gagneroit des batailles.
C'eſt-là ce qu'on nomme un retord
Bien au fait des ruſes de guerre,
Des Généraux le moindre tort,
Chez lui, ne tombe point à terre;
Et les fautes qu'ils font par fois,
Il les voit comme je vous vois.
Nous n'aurions pas beſoin du Ruſſe,
Si l'on lui donnoit le bâton,
Pour mettre enfin à la raiſon
Cet entêté de Roi de Pruſſe.

Bientôt, nonobſtant ſon aſtuce,
Votre Héros, comme un Renard,
Se verroit pris au traquenard.
Voilà pourtant bien trente années
Qu'il commande le Régiment,
Sans qu'on ait penſé ſeulement
A lui payer tant de journées,
Au moyen d'un avancement.
N'en parlons pas, Monſieur, j'enrage
De voir en oubli le courage.
Tandis que de notre Grivois
La langue franche & ſoldateſque,
Charmoit par ſon propos groteſque,
Mon corps fatigué de ſon poids;
Nous arrivons aux Trois-Egliſes,
D'où partant, mes jambes remiſes,
Du jour j'achevai les travaux
Par triple poſte bien toiſée,

Si que par le Dieu des Pavots,
De mes yeux la double croiſée
Avec plaiſir ſe vit baiſſée.
Puiſſe Morphée, en mon cerveau,
Elaborant pendant mon ſomme
Mes eſprits, en croître la ſomme,
Et me rendre un homme nouveau.

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

LES jambes manquent à l'Auteur dans les plaines de Poitiers. Son aventure ſur la Charette. On veut l'éconduire à Poitiers de l'Auberge où il ſe préſente. Comme quoi il fait entendre raiſon à l'Hôte. Il ſe remet en route pour gagner Clan. Hiſtoire du jeune Carme apoſtat.

TAYLOR INST.
OXFORD

Dosfriches delin. C. Cochin Sculp.

CHANT II.

CHANT SECOND.

L'Astre que nous peint l'Ecriture,
S'avançant à pas de Géant,
Pour triompher de ce néant
Où la nuit plonge la nature;
Lance, ſans jamais s'épuiſer,
Les feux nourriciers de ſon Globe,
Et l'on le voit, ſans ſe laſſer,
Partant du point où brille l'Aube,
Sur ſa ſpirale traverſer,
En roulant la carriere immenſe,
Que le matin il recommence.
Il n'en eſt pas ainſi de moi.

Une incroyable laſſitude,
Que ne peut rompre l'habitude,
M'aſſervit & me fait la loi.
Mais la crainte, ſi je recule,
De rater la Palme qu'Hercule
Courant le monde mérita,
A me ſurmonter m'invita.
Voilà, donc, mon infanterie
A la marche non aguerrie,
Filant ès plaines de Poitier,
En jurant après le métier.
En vain je tâche à me diſtraire,
Par ces tableaux ſi variés,
Que du Fondateur de la terre
Les pinceaux ont coloriés.
Ces Bois, ces Prés, & ces Fontaines,
Ces Monts, dont les têtes hautaines
Se font un bandeau radieux

De ces beaux nuages que dore
Le Dieu qui ſuit de près l'Aurore,
Le ſpectacle, en un mot, des Cieux.
Rien ne me meut, rien ne me touche,
Le nerf me manquant tout-à-fait;
Exténué, pâle & défait,
Sur le verd gazon je me couche.
C'étoit dans ce lieu qu'autrefois
Le Roi Jean entourré de braves,
Combattant en piéton Gaulois,
Du trop heureux Prince Gallois
Tâchoit d'éviter les entraves.
Je voyois ce Roi généreux,
A la merci d'Anglois féroces
Qui ſe le diſputoient entre eux,
Balotté dans leurs mains atroces.
J'allois aux ordres de la mort,
En vaillant redreſſeur de tort,

Punir cette maudite engeance,
Et mériter le haut Deſtin
Qui mit dans la Maiſon d'Eſtaing
A Bovines les Lis de France.
Mais comment pouvoir les percer?
Comment remplir notre vengeance?
Je ne pouvois me redreſſer.
A quoi mon ame étoit réduite!
J'enviois les pieds des Soudarts
Qui ſe déroboient par la fuite
Au cimeterre des Houzards.
Si j'avois été du Beau Sexe,
J'aurois, dans mon état perplexe,
Attendu quelque Chevalier,
Qui ſous un Paraſol en croupe,
M'auroit, à ſon dos faiſant groupe,
Conduit galamment à Poitier.
Mais fortune qui favoriſe

Toute audacieuſe entrepriſe,
Ne me manqua pas au beſoin.
Tandis que mon ame affaiſſée
Rouloit force triſte penſée,
Je vois, enfin, venir de loin
Un Char péſant qui ſous la roue,
Chargé d'un bois coupé tout frais,
Sur ſon axe, en roulant, ſe joue
A faire étinceller le grès.
Dès que je vis vêtu de toile
Ce Phaéton que mon Etoile
M'envoyoit pour Libérateur;
Je lui dis: brave Conducteur,
Veux tu ſur ton ſopha de buche,
Sans matelas & ſans couſſin,
Laiſſer étendre un Fantaſſin
Si las qu'à tout pas il trébuche?
L'impitoyable Publicain,

Dans ſa Berline rembourée
Et par ſix Alezans tirée,
Eut du fond de ſon Palanquin
Rejetté mon humble requête;
Mais ce pauvre Homme ſe fit fête
D'alléger un peu mes travaux.
Sur ſon gagne-pain il me hiſſe;
Et du dîner de ſes Chevaux
Il me fait un ſiége propice;
(Je dis Chevaux: pour annoblir
Un tant ſoit peu mon équipage,
Car les Courſiers de l'attelage,
Dont le col peu fait à mollir,
Concentre en lui toute leur force,
Portoient pied fourchu, corne torſe.)
Auſſi fier qu'un Roi fainéant,
Sur ce Char humble & méſéant
Gît mon poſtére miſérable.

Empoignant des deux mains le cable
Qui d'un bout à l'autre ſerroit
Le bois qu'il tenoit en arrêt,
Avec mes jambes je fais treve;
Quand un rude & maudit cahot
Me faiſant faire un ſoubreſaut,
De deſſus mon ſiége m'enleve.
Me voilà dans l'air ſuſpendu,
Tenant la ſalutaire corde,
A m'écrier comme un perdu,
Et demander miſéricorde.
Nos Bœufs (puiſqu'il faut les nommer)
Ne ſe font pas deux fois ſommer
D'arrêter leur marche tardive.
Pas n'eſt beſoin que je décrive
La frayeur dont je fus frappé.
Telle onc ne fut, je vous l'avoue.
Si le cable m'eut échappé,

J'étois écraſé ſous la roue.
Mais mon Cocher s'intéreſſant
Au ſalut d'un pauvre innocent,
Donna ſa charitable épaule
A mes deux pieds pour point d'appui;
Et gagnant terre, grace à lui,
De piéton je reprends le rôle.
J'avois le coccis tout moulu,
Une des vertebres demiſe;
Mais, voyant la Cité promiſe,
J'y marchai d'un pas réſolu.
Vous euſſiez dit qu'une Sylphide,
Dans les airs épriſe de moi,
M'eut frotté de je ne ſçais quoi
Qui me transformoit en Alcide.
Tel vous voyez dans l'Enéide,
Le Héros que veut protéger
L'intéreſſante Cythéride,

Triompher de chaque danger.
Juſqu'à préſent la laſſitude,
Les douleurs, & l'inquiétude,
Dans leur creuſet m'ont éprouvé ;
Mais le dédain au front qui pliſſe,
Et l'affreux mépris ſon complice,
Ne m'ont point encore bravé.
C'eſt à Poitiers qu'eſt réſervé
De vouloir me forcer à boire
Dans leur calice plus amer
Que l'Aloës, ou l'eau de mer.
L'Homme eſt un animal de gloire,
Comme Auguſtin l'a défini.
Dans chaque ame l'Etre infini
A logé l'amour de ſoi-même
Qui n'en peut être déſuni.
En morale, j'ai pour ſyſtême
Qu'il vaut bien mieux le careſſer

TAYLOR INST. OXFORD

En autrui, que de le bleſſer.
Qu'elle eſt petite, à mon idée,
L'Ame de ces Grands prétendus
Qui d'un ſot orgueil poſſédée,
Du ſang dont ils ſont deſcendus
Enflant leur cervelle vuidée,
Accablent les pauvres mortels
Du poids de leur grandeur précaire,
Et veulent forcer le vulgaire
A les nicher ſur des Autels!
Mais s'étendant de grade en grade
Ce vice entiche tous états.
Des Sujets juſqu'aux Potentats
Qu'on remonte, ou qu'on rétrograde;
Par-tout les faiſceaux de l'orgueil
Des portes entourrent le ſeuil.
C'eſt ce que j'éprouve à l'Auberge,
Où vêtu d'un ras habit gris,

Je prie humblement qu'on m'héberge.
Par l'Hôte groſſier je fus pris
Pour un Cadet de la Gaſcogne,
De Côme ſuivant le Drapeau,
De qui l'ordinaire beſogne
Eſt de nous écorcher la peau.
Sa Femme antiquaille ſournoiſe,
Des pieds à la tête me toiſe;
Et ſur mes brodequins poudreux,
Sur ma barbe épaiſſe & prolixe,
Jugeant que ma dépenſe fixe
Eſt de peu de profit pour eux;
Inſolemment on me déclare
Que jamais Frater, ni Tartare,
Ne ſeront céans hébergés.
Dans des flots de fiel ſubmergés
Mes eſprits à ma tête montent,
Et mon phlegme auſſi-tôt ſurmontent.

J'euſſe mieux ſubi l'examen
De l'héroïque patience
Dont Sparte enſeignoit la ſcience,
Si payant, en Philopœmen,
L'intérêt de ma triſte mine,
J'euſſe été cherché gîte ailleurs.
Mais je n'aime pas les railleurs.
Et quand le courroux nous domine
Prend-t'on les partis les meilleurs?
Je me fis une gloire, en outre,
De venger dans moi tout piéton.
Et lardant de rimes en outre,
Ce que j'oppoſe à leur dicton;
Je leur fis bien baiſſer le ton.
J'ordonne qu'on couvre ma table,
Comme celle de ces Fermiers
Qu'on voit dans des vaſes altiers,
Changer en nectar délectable,

Le ſang pompé du miſérable.
A leurs yeux je fais briller l'or;
Et veux qu'on me ſerve en Milor.
O mœurs! ô ſiécle! m'écriai-je,
Dans ma chambre haute monté,
En réfléchiſſant ſur mon ſiége,
Qu'eſt devenu ce tems vanté
Et par Moyſe & par Homere,
Où la ſainte Hoſpitalité,
Dont l'Humanité tendre eſt mere,
Ouvrant les portes des Palais,
Aux Voyageurs donnoit retraite?
Et pour mon argent l'on me traite
Comme le dernier des valets!
J'aurois été ſifflé dans Sparte,
Si l'on avoit vû mon repas.
Je ne chicannai pourtant pas
Le haut prix couché ſur la carte;

Et je rompis par vanité,
Les loix de la ſobriété
Dont pour cette fois je m'écarte.
Je m'appercevois à la fin,
Que ce qui le plus nous atterre,
Etoit mon trop mince eſcarpin
M'avoiſinant trop de la terre.
Ainſi donc, l'art de ſaint Crépin,
De deux ponts, par mon ordre, hauſſe
L'épais cothurne que je chauſſe;
Afin que, de ce mouvement
Qu'au globe notre pied diſpenſe,
La continuelle dépenſe,
Tournat moins à mon détriment.
Je quittai cette ingrate enceinte,
Comme un Apôtre mécontent,
Qui fait voler ſur l'habitant,
De ſes pieds la pouſſiere ſainte.

A neuf mon Pégaze ferré
Fournit leſtement ſa carriere,
Et trottant d'un pas aſſuré,
De Clan atteignit la barriere;
Avant que l'Aſtre qui baiſſant
Allonge en la graduant l'ombre,
Eut laiſſé prendre à la nuit ſombre
Son Sceptre orné de ſon Croiſſant.
Ce ſoir le deſtin me condamne
A loger mon humanité,
Dans une chétive cabane
Dont l'Hôte mal accrédité,
Ménagea mieux ma vanité.
J'avois un déplaiſir extrême
De me voir, ainſi qu'un Chartreux
Meublant de Vin ſon cerveau creux,
Boire à la ſanté de moi-même;
Moi qui très-communicatif,

A table n'ai de plaiſir vif,
Que quand notre joyeuſe coupe
Avec des Compagnes ſe groupe.
A l'Hôte, donc, je demandai
S'il n'avoit pas quelque Convive,
Bon Compagnon, & d'humeur vive,
Avec qui me fut accordé,
De boire de ſon ambroiſie
Quelque bouteille bien choiſie.
Monſieur, dit-il, il n'eſt là haut
Qu'un jeune Moine pâle & blême,
Mais ce n'eſt pas ce qu'il vous faut,
Car, à mon avis, ſon défaut
Ne fut jamais la joie extrême.
Il eſt morne & ſilencieux,
Au Ciel leve par fois les yeux,
Et du chagrin paroît l'emblême.
N'importe : il faut l'aller prier :

Fut-il, dis-je, auſſi triſte même
Que les derniers jours de Carême,
Je ſçaurai, pardieu, l'égayer.
L'Hôte s'en charge & négocie
Le pourparler ſi dextrement,
Qu'en ma chambre au même moment,
Deſcent un Diſciple d'Elie,
D'une figure très-jolie,
Et dont le printanier menton
Renforce à peine ſon coton.
Sur ſon front la nobleſſe eſt peinte.
Sa pâleur donne peu d'atteinte
A des traits plus beaux que le jour;
Et vous euſſiez cru voir l'Amour
Qui, pour qu'on vénérat ſon arme,
Avoit pris un habit de Carme.
En ſa faveur il me prévient,
Il m'aborde avec politeſſe,

Et met de la délicateſſe
Dans tous les propos qu'il me tient.
Cependant : j'ordonne qu'on ſerve.
On nous apporte d'un Bélier
Qui ſous la dent ne peut plier,
Mais qui par l'appetit en verve,
Fut noblement intitulé
Un vrai Mouton de Préſalé.
L'Anachorete né pour plaire,
Fait de ſon mieux pour ſe diſtraire
De ce certain fonds de chagrin
Qui même à travers le ris perce;
Et la liqueur que je lui verſe,
Peut à peine le mettre en train.
De mon cerveau par fois fertile,
J'eſſayois de tirer des traits
Dont je puſſe égayer mon ſtile,
Et du diſcours faiſant les frais,

Mêler l'agréable à l'utile.
Mon propos joint à l'air ouvert,
Au fond de ſon cœur m'inſinue.
Le nuage dont eſt couvert
Son front, à mes yeux diminue,
Et bien loin de ſe retrancher
Dans un ſombre & diſcret ſilence;
Sur ſes lèvres ſon cœur s'élance,
Avec moi prêt à s'épancher.
Dès que la frugale Pomone
Nous eut fait part des dons d'Automne,
Et que d'un lait coagulé
Notre Hôte nous eut régalé;
Bref: quand nous fumes tête à tête,
Le beau Profès, à ma requête,
Me déployant tout ſon ſouci,
Se recueille, & commence ainſi:
» Vous m'avez l'air d'un galant homme,

» Monſieur, & du ſort qui m'aſſomme
» Le ſecret à vous confié
» Entraînera votre pitié.
» Je ſuis un exemple ſenſible
» Du malheur où l'on voit plongés
» Des fils par des parens rongés
» D'une ambition invincible.
» Né d'un ſang ſignalé ſouvent
» Au glorieux métier des Armes,
» Je n'aurois pas cru qu'un Couvent
» Dut enſevelir chez des Carmes,
» Cette héréditaire valeur
» Qu'en mes Ayeux vit la Patrie.
» Pour l'honneur mon idolatrie
» Alloit à ſurpaſſer la leur;
» Mais l'amour d'une Belle-Mere,
» En faveur d'un Frere germain,
» Sçut tourner le cœur de mon Pere,

» Et le rendit pour moi d'airain.
» La Mere que m'avoit donnée
» D'un Pere le premier lien,
» De mille Vertus couronnée,
» Mourut ſans me laiſſer de bien.
» A moi-même ſévere & rude,
» J'avois aſſez bien réparé,
» Par un travail démeſuré,
» Le peu de goût & d'aptitude
» Que je me ſentois pour l'étude;
» Et mes excès laborieux
» Eurent un ſuccès glorieux.
» Sorti du Collége à cet âge
» Où de l'Amour le Dieu volage
» Sur un cœur eſſaye ſes traits,
» Je me vis couché ſur la liſte
» Des infortunés qu'il a faits.
» J'avois vû la jeune Caliſte;

» Et touché de tous ſes attraits,
» Je deſirois que l'Hymenée
» Confondit notre deſtinée.
» Je ſoupirois ſans ceſſe après.
» Ah! Monſieur, comme elle étoit belle!
» Qu'avec plaiſir je me rappelle
» Ses yeux dont le trait décoché
» Eut vaincu l'Amant de Pſiché;
» Ce teint uni que lui compoſe
» L'Albâtre nuancé de roſe,
» L'élégance de ce contour
» Que prend ſa taille faite au tour,
» Le charme de ce chant flexible
» Qui joint aux accords dont ſes doigts
» Sur le Luth ſecondoient ſa voix,
» Portoient au cœur le coup ſenſible!
» J'avois le bonheur d'être aimé;
» Et par cet Hymen très-ſortable

» Ce bonheur m'étoit confirmé ;
» Si mon Pere eut été traitable.
» Mais, grace au fils du ſecond lit,
» L'unique objet qui l'intéreſſe,
» Mon Pere me fit un délit
» De mon innocente tendreſſe ;
» Et par ce refus malheureux,
» Rendit mon déſeſpoir affreux.
» Je pris donc congé de Caliſte
» Qui penſive, dolente & triſte,
» En pleurant reçut mon adieu.
» Réſolu de donner à Dieu
» Un cœur tout entier à la belle,
» Je crus que les auſtérités
» Sçauroient de mes feux irrités
» Dompter la puiſſance rebelle.
» Je m'enrôlai donc à Bordeaux,
» Dans cette ſévere Milice

» Qui d'Elie, avec le cilice,
» Porte le Manteau ſur le dos.
» Tout ce que la tendre Héloïſe,
» Toujours pour Abailard épriſe,
» Eprouva de combats divers,
» Après ce funeſte revers
» Qui le ravit à ſon Amante;
» Tout ce que ſa plume charmante,
» D'après ſon cœur, rendit ſi bien;
» S'eſt auſſi paſſé dans le mien.
» Semblable à l'Apôtre d'Hyppône
» Par la grace encore indompté,
» J'appercevois la volupté
» M'appellant du haut de ſon trône,
» Et qui dans ſa traîtreſſe main,
» Me montrant Caliſte en peinture,
» De Vénus portant la ceinture;
» Me faiſoit rebrouſſer chemin.

» J'eſpérois, pourtant, que la grace
» S'inſinuant dans mon cerveau,
» Effaceroit juſqu'à la trace
» D'un ſentiment toujours nouveau.
» Enfin l'heure fatale arrive,
» Où je dois aux pieds des Autels,
» Signer ce Contrat qui captive
» Pour jamais de ſimples mortels.
» Mon cœur ſéduit qui prend le change,
» Par deux poids ſe ſentant tiré;
» Eprouve l'odieux mélange
» Et du Prophane & du Sacré.
» Ce vœu que ma bouche prononce,
» Eſt à regret articulé:
» Le feu dont je me ſens brûlé,
» N'eſt que celui que je renonce.
» Eſclave libre de la Croix,
» Et penſant qu'à Dieu je me céde;

» De Jéruſalem je me crois,
» Quand Babylone me poſſéde.
» Ainſi donc, ſans vocation,
» Victime de ma paſſion,
» Pour mon héritage j'accepte
» Un Dieu qui ne me vouloit pas;
» Et je jure en Chrétien adepte,
» De garder juſques au trépas,
» Et le Conſeil & le Précepte.
» Déjà trois ans ſont envolés,
» Depuis qu'au fond de ma retraite,
» Je diſtrais mes feux iſolés,
» Par cette ſcience qui traite
» De ces Myſteres révélés
» Aux mortels aux Cieux appellés.
» Le tems dont la main diminue
» Les traces des objets divers,
» Et dans la cervelle atténue

» Les impreſſions des revers ;
» Laiſſoit mon ame aſſez tranquille,
» Poſer extérieurement
» Sur la baze de l'Evangile,
» De mon ſalut le fondement ;
» Quand, ô jour à jamais funeſte !
» Jour que la colere céleſte
» Dans ſes tréſors m'a réſervé !
» On m'apprend que de ma Patrie
» Un de mes Parens arrivé,
» De le venir trouver me prie.
» Dans le Parloir, donc, je deſcends.
» Mais quel trouble ſaiſit les ſens
» Du Solitaire déplorable,
» Quand je vois l'objet adorable
» Du culte qu'à choiſi mon cœur,
» Caliſte, en un mot, mon vainqueur,
» Qui de ſon Amant enyvrée,

» Et me gardant toujours ſa foi,
» Pour ſe faire jour juſqu'à moi,
» Du ſexe a quitté la livrée ?
» Du Veſuve l'exploſion
» Qui de ſes entrailles fumantes
» Qu'aigrit la fermentation,
» Lance les flammes dévorantes,
» Rendra ſeule énergiquement,
» Le triſte effet que dans mon ame
» Produit ce mortel aliment
» Qu'on vient de donner à ma flamme.
» Par ma paſſion tranſporté,
» Au cou tendrement je lui ſaute,
» Et d'un parti précipité
» Déplorant la cruelle faute,
» J'apprends que libre par la mort
» De ceux dont nous tenons la vie,
» Toujours à mon joug aſſervie,

» Elle veut m'unir à ſon ſort.
» Eve ſéduite, au premier Homme
» Préſentant la fatale Pomme,
» Dans la coupe de l'Oraiſon
» Prépara moins bien ſon poiſon.
» Elle m'amene à me réſoudre
» A faire, enfin, caſſer un vœu
» Que l'aveuglement de ſon feu
» Lui montre facile à diſſoudre.
» Je conviens, donc, de m'évader,
» Dès que la nuit tendra ſon voile,
» Pour ſuivre ma Polaire Etoile;
» Et je devois eſcalader
» Les murailles du Monaſtere.
» Mais, par un Moine trop auſtere
» Qui d'un coin m'avoit entendu,
» Mon projet fut d'abord rendu
» A la Perſonne principale

» Qui tient la Verge Monacale,
» Dans l'enclos de notre jardin
» Il fait poſer ſa ſentinelle,
» Et dans ma fuite criminelle
» Je me vois arrêté ſoudain.
» Le lendemain on tient Chapitre;
» Et ſur la ſellette placé,
» Le Sénat du Prophéte arbitre
» Que je ſois mis dans l'*in pace*.
» On me jette dans les ténebres
» Du cachot creuſé ſous mes pas,
» Qui des horreurs d'un lent trépas
» M'offre les images funebres;
» Et l'abîme eſt fermé ſur moi.
» Tous ces grands objets de la foi
» Que dans l'état le plus ſiniſtre
» L'Ecriture Sainte adminiſtre
» Comme un contrepoids à nos maux,

» Ne peuvent à mon ame triſte
» Procurer le moindre repos.
» Je ne reſpirois que Caliſte.
» Hélas ! que va-t'elle penſer ?
» Croira-t'elle qu'indigne d'elle,
» J'ai trahi le ſerment fidele
» Que je viens de lui prononcer ?
» Que vers le Dieu que j'abandonne
» M'élançant par un prompt retour,
» A lui de nouveau je me donne ?
» Je le voudrois : mais mon amour
» Eſt le ſeul Dieu que je connoiſſe.
» Ne crains pas que je te délaiſſe,
» Chere Caliſte, mon ſoutien,
» De tout autre ſentiment vuide,
» Mon cœur malheureux n'eſt avide
» Que d'y voir dominer le tien.
» Mais, ſi du deſtin qui m'opprime

TAYLOR INST. OXFORD

» Elle va ſçavoir la rigueur,
» Et comparer la peine au crime,
» Las! elle en mourra de langueur!
» Cette réflexion me tue.
» Mais, enfin, mon ame abattue
» Prend l'eſſor, & penſe aux moyens
» De me tirer de ces liens.
» Le ſeigle noir & l'onde pure
» Qui font ma ſimple nourriture,
» Me venoient par un des valets
» Que nous nommons nos Freres Lais,
» Qui touchoit, en proie aux années,
» A ſes dernieres deſtinées.
» Un jour, donc, qu'en mon ſouterrain
» Le bon Frere à manger m'apporte,
» Je le ſaiſis d'une main forte,
» En lui faiſant courber le rein,
» Je le couche à terre, & le lie

» Avec la Ceinture d'Elie.
» Puis l'enfermant à double clef,
» Au jour je me vois rappellé.
» Sans doute, alors un Dieu propice,
» Protecteur des amours tremblans,
» Veilloit ſur mes pas chancelans.
» Nos Peres étoient à l'Office.
» Et moi, ſans être découvert,
» Sur la pointe du pied j'enfile
» Du Cloître le bas Périſtile,
» Et trouvant le guichet ouvert;
» Plus vîte que l'animal fauve
» Qui ſur lui d'un Chaſſeur poudreux
» Voit bander le Cilindre creux,
» Du Monaſtere je me ſauve.
» Je n'étois ſauvé qu'à demi,
» Si, par le ſecours d'un ami,
» Je n'euſſe d'un bon viatique

» Etayé ma fuite critique.
» Graces à ſes généreux ſoins,
» Après trois Soleils je rejoins
» L'unique objet de ma tendreſſe
» Qui fait que le jour m'intéreſſe.
De mon innocent Apoſtat
Le recit me tire des larmes,
Et je lui ſouhaite un état
Plus fortuné que chez ſes Carmes.
Je deſire un heureux ſuccès
Aux Procédures qu'il commence,
Et que Thémis dans ce Procès
Remette à Vénus ſa balance.
Mais, lui dis-je, pour vous je crains.
Si ſous cette groſſiere robe
Dont aux yeux le tiſſu dérobe
La ſainte cuiraſſe de crins,
Quelqu'un alloit vous reconnoître,

Il ſeroit plus prudent, peut-être,
Que nous troquaſſions nos habits.
Croyez-moi : ſuivez mon avis,
Et ceignez-moi ce glaive brave
Grand adverſaire de la paix,
Où du Décalogue jamais
Le *non occides* ne ſe grave.
Un prophane Lecteur grillé
De me voir en Carme habillé,
Déjà rit, eſpérant, ſans doute,
Que le froc dont je ſuis vêtu
M'attirera par ſa vertu,
Quelque bonne fortune en route,
Qu'en rimes je ſçaurai tracer :
Mais ma plume enfin circonſpecte
Sçait ce qu'il faut que je reſpecte.
Trop indigne de l'endoſſer,
C'eſt, je penſe, aſſez pour ma gloire ;

Que mon cou ſe ſoit décoré
De ce hauſſe-col révéré
Que l'on porte dans l'Oratoire.
Las ! que ne le porte-je encor !
Pour moi c'étoit un carcan d'or.
Que n'ai-je, ſous la diſcipline
De ces Maîtres, tiré profit
De tant de Sermons qu'on me fit,
En valeur mettant leur doctrine,
Au lieu des contes ſaugrenus,
Où j'ai peu gazé ma Vénus,
Et dont Piron, dans ſa Préface,
Ainſi que lui, veut que je faſſe
L'humble & l'expiatoire aveu,
J'aurois, ſanctifiant mon feu,
Dans les tranſports d'un ſaint délire,
Pincé les cordes de la Lyre
Sur laquelle un Prophéte Roi

Chantoit Dieu, ſes Œuvres, ſa Loi.
Mais il eſt tems que je repoſe:
Bon ſoir rivale de Cipris,
Chloé: ſi dans mon cerveau pris
Le Dieu des Songes ſe propoſe
D'égarer de Badins Eſprits,
Puiſſent-ils, vous rendant hommage,
Par une douce illuſion
Qui charmera ma paſſion,
Tracer votre brillante image;
Et dans les bras du doux ſommeil,
Puiſſe-je vous voir auſſi belle,
Mais ſur-tout un peu moins cruelle;
Qu'on ne vous trouve à ſon reveil.

ARGUMENT

DU TROISIÉME CHANT.

L'AUTEUR part de Clan, par la pluye. Accident qui arrive à ſon haut-de-chauſſe. Comme quoi répa-ré. Rendu à Sainte-Maure il ſe couche. Apparition de Rabelais qui l'invite à aller lui rendre ſes hommages dans ſa Maiſon de Chi-non. Le Poëte s'y achemine. Ce qui ſe paſſe dans l'Ecurie de l'Auber-ge. Deſcription de Tours & de ſes environs. Arrivée de l'Auteur à Amboiſe. Il ſoupe avec les gens du Coche qui alloient à Bourdeaux. Diſpute entre un Jacobin, un Jé-ſuite & un Capucin. Comme quoi l'Auteur fit les honneurs de la table.

TAYLOR INST.
OXFORD

CHANT III.

CHANT TROISIÉME.

AU DIEU ma priere adreſſée,
Chloé, ne fut point exaucée.
Auſſi broyai-je un peu de noir,
Sur-tout quand je vois l'arroſoir
Avec lequel le tems diſtille
Sur moi l'onde fine & ſubtile.
Paſſe encor; mais bien-tôt groſſi,
Et par la vapeur épaiſſi
Le nuage triplant la doſe,
En fleuve me métamorphoſe.
De mes enfans ce triſte eſſain
Que Piron, ſans leur faire grace,
Deſireroit que je brûlaſſe,

Se voyoient noyés dans mon ſein ;
Et pendant quatre heures de marche
Quon vit ce déluge durer,
Onc je ne pus rencontrer d'arche
Où je puſſe les retirer.
Ma joie, auſſi, fut-elle grande,
Quand de moi je vis s'approcher
Le bienheureux clocher d'Ingrande
Où je brûlois de les ſécher.
Pluſieurs de ces fils de ma verve
Avoient tous les traits effacés ;
Et ſe ſeroient vûs trépaſſés,
Si, les traitant comme Minerve,
Je ne les euſſe en mon cerveau
Régénéré, Jupin nouveau.
Divinité dont l'art magique,
Aux objets les moins gracieux
Prêtant ton preſtige énergique,

Des mortels faſcine les yeux,
Et fait qu'en ſa faveur tout paſſe,
Juſqu'au monſtre odieux d'Horace;
Dis par quel malheur le Héros
Dont tu daignes, en fils d'Ulyſſe,
Guider les pas, vit de ſa cuiſſe
Détruire les deux faux fourreaux.
D'un Cerf la dépouille tannée,
Sous ſes circulaires remparts
Mettoit à l'abri des brocards
Ma Mappemonde bazannée,
Pour l'honnête pleine d'égards;
Mais, grace à l'élément humide
Qui venoit, Dieu ſçait, d'humecter
La peau de l'animal timide,
Force nous fut de la quitter.
Quel malheur, ô Philoſophie,
Eſt-ce pour nous de t'ignorer!

En ſot au feu je la confie
Pour que l'eau put s'évaporer.
Quelle fut, donc, notre ſurpriſe,
Quand je m'apperçois que Vulcain
En rétrecit le Maroquin,
A ne pouvoir plus être miſe.
Il fallut bien m'en détacher.
Mais comment réparer ma perte
Dans cette Bourgade déſerte,
Et parvenir à tout cacher?
Par l'Hôte j'envoyai chercher,
Dans ce perplexe état d'angoiſſe,
Le Deſſervant de la Paroiſſe
Portant l'Aumuſſe d'Auguſtin,
A qui naïvement j'expoſe
Ce coup imprévu du deſtin.
Pour le toucher, je lui propoſe
L'exemple du grand ſaint Martin

Qui, par un coup de zèle unique,
En deux partagea ſa Tunique.
Tant & ſi bien je pérorai,
Qu'enchanté de notre faconde,
Du Moine qui ſçavoit ſon monde
J'eus le Caleçon deſiré.
En revanche auſſi, je le prie
A dîner dans l'Hôtellerie.
Mais m'emmenant dans ſa Maiſon,
Il veut que j'accepte ſa ſoupe.
J'avois, ce jour, le vent en poupe,
Et récité cette Oraiſon
Dont la Fontaine, dans ſon Conte,
Tant de bons effets nous raconte.
Une Nymphe aux cheveux flottans
Sur des épaules ſatinées,
Qui partage quarante années
Avec un autre de vingt ans

Brune, alerte, leſte, piquante;
Et dont la prunelle éloquente
Poſſédoit en perfection
L'art de la perſuaſion:
Toutes deux portant taille faite
A s'aſſurer de la défaite
De cœurs rétifs à tant d'appas,
Servirent pendant le repas.
Je ne ſçais ſi du Majordome
Sur moi l'étui ſaint opéroit;
Je me ſentois un tout autre homme,
Monſieur Satan me ſtimuloit;
Et ma prunelle vagabonde
Voloit de la brune à la blonde.
J'en vins, pourtant, à mon honneur,
Et fis taire le ſuborneur.
Après que j'eus, par mes largeſſes,
Aux Bocageres du Curé

Payé le Caleçon ſacré;
Comblé de tant de politeſſes,
Je dis à ce brave Paſteur
Avec qui j'ai fait connoiſſance,
Tout ce que ma reconnoiſſance
Imagina de plus flatteur.
Le Ciel exempt de tout nuage,
Laiſſoit à l'Aſtre bienfaiſant
Regarder d'un œil complaiſant
Les productions, ſon ouvrage;
Et dans le calice des fleurs,
d'Iris pomper les tendres pleurs.
J'avois ſçu mettre dans la lampe
Force huile, & bien officier,
Si que j'atteins d'un pas altier,
Ce lieu renommé par la trempe
Qu'on y ſçait donner à l'acier.
Ja le léger coureur du Pindo

A traverſé la Vienne & l'Inde,
Et pris congé des chétifs Vins
Que façonnent les Poitevins.
Déjà nous faiſons notre entrée
Dans cette riante contrée
Où le ſol a des Tourangeaux
Toujours ſécondé les travaux ;
Pays où l'Affriquain barbare
Deſira fixer ſon ſéjour,
Quand Martel en fit au Tartare
Deſcendre cent mille en un jour.
Du diaphane crépuſcule
Le voile fin & tranſparent
Qui par degré ſe reſſerrant,
Laiſſe l'Aſtrologue crédule
Interroger chaque Aſtre errant ;
Recevoit du Soleil encore
Sous l'Horizon précipité,

De rayons un jet réfracté
Qui m'aide à lorgner Sainte-Maure.
Là des Muſes le Poſtillon
Tendit ce ſoir ſon Pavillon.
Dans le ſommeil où je me plonge,
Je goûtois un profond repos,
Quand prenant en main leurs pinceaux,
Mes eſprits me traçent ce ſonge.
Je vois approcher de mon lit
Un homme avec l'air de lieſſe,
Qui me paroiſſoit un conflit
Et de folie & de ſageſſe.
Il portoit au cou le collier
Des Médecins de Montpellier.
Leur aſſaſſine houppelande,
Qu'en découpure, mainte bande
Falbanaſſe de maint grélots,
Couvroit le ceintre de ſon dos.

Ce large cercle que compaſſe
Le ſacré raſoir que l'on paſſe
Sur chaque Chef Sacerdotal,
Ornoit ſon cuir occipital.
De ſon front ſortoit une flamme;
Actif ſymbole de ſon Ame.
Minerve, & le Bouffon des Dieux,
Le tirailloient à qui mieux mieux:
Mais entre tous deux il partage
Et ſon ſouris & ſon regard:
Tel avec Pompée & Céſar,
A Rome, Atticus ſe ménage.
En bandouliere Amours badins
Lui paſſoient du Dieu des Jardins
La trop laſcive Cornemuſe,
Qu'une plus ſérieuſe Muſe
Que ſur lui je vois ſoupirer,
S'efforçoit de lui retirer.

D'autres dérobant par derriere,
De deſſous ſon bras, le Bréviaire,
D'Horace y plaçoient le Pſeautier ;
Et ſe jouoient avec l'Etole
Que le Sacerdotal Métier
Lui faiſoit porter ſur l'épaule.
Etonné de la viſion,
Je bouillois de ſçavoir le nom
De l'Homme endoſſant la Soutane,
Mi-parti de Saint, de Prophane.
Il me devine : hé quoi dit-il ?
Tu te piques d'être ſubtil,
Et tu ne ſçaurois reconnoître
A tous ſes attributs ton Maître ?
Je m'appelle Maître François.
Si ton Apollon quelquefois
S'eſt ſaupoudré de Sel Attique,
Tu l'as puiſé dans ma boutique.

Mais quoi : ſi voiſin de Chinon
Ou ma plume a donné naiſſance
Au Roman de tant de renom
Dont je ſçus amuſer la France,
Tu n'iras pas, dans ma Maiſon
D'encens m'y préſenter ta doze,
Et m'y tourner à ta façon
Joyeuſe Hymne d'Apothéoſe ?
Volontiers Maître Rabelais,
Je vais m'y rendre ſans délais.
Mais ſi faut-il qu'en Eliſée,
Repris-je, me traitant ici,
J'aye du manteau que voici
L'omoplate favoriſée ;
Et de votre eſprit ſi plaiſant
Y joindre le double préſent.
A nous exaucer il ne tarde.
Mon dos de ſa robe ſe barde ;

Puis à mon œil reconnoiſſant
Voilà François diſparoiſſant.
Auſſi-tôt je brûle d'écrire.
Il me meut, m'échauffe, m'inſpire;
Et de cent canevas divers
Meublant ma cervelle étonnée,
Me prépare pour cette année,
Une belle moiſſon de Vers.
Loin l'incrédule Fontenelle,
De qui l'audace criminelle
S'en va traitant de menſongers;
Viſions & ſonges légers,
Apparitions, faux miracles,
Bref: tous ces renommés oracles
Que du fond de leurs antres creux
Rendoient les Eſprits ténébreux.
Ne voit-on pas dans l'Ecriture
Qu'à l'auteur de toute impoſture

Il fut accordé par les Cieux
De pouvoir par force preſtige,
Et par maint étrange prodige,
Des mortels étonner les yeux,
Et rappeller même les ombres,
Du fond de leurs demeures ſombres?
Témoin l'ombre de Samuel
Qu'à Saül *Satanas* propice
Montre aux cris de la Pythoniſſe.
Auſſi crus-je ſurnaturel
Que l'Auteur de Pantagruel,
Qu'à moi chétif, un ſi grand Homme
Se fût apparu dans mon ſomme.
Par quoi donc, dès le lendemain,
Pour ne déplaire au bon génie,
Le Démon de la Poëſie;
De Chinon je prends le chemin,
En verſifiant dans ma tête,

L'Hymne qu'à mon Patron j'apprête.
J'arrive au lieu de mes ſouhaits ;
Et demande à l'Hôtellerie,
Où demeuroit feu Rabelais
Qui fut l'honneur de ſa Patrie.
De qu'elle horreur ſuis-je ſaiſi,
Quand on me répond : c'eſt ici !
Quoi ! dis-je, à l'Hôte qui contemple
La ſurpriſe où je ſuis plongé,
Ce lieu qui devroit être un Temple,
En une Taverne eſt changé !
Vas, vas, Chinon, tu n'es pas digne
D'avoir produit cet Homme inſigne.
L'Hôte me prenoit pour un fou,
En voyant mon air have & flaſque,
Et penſoit bien que quelque clou
S'étoit détaché de mon caſque.
Il me demande ſi je veux

Faire aujourd'hui mon Réfectoire,
Du Cabinet d'où tant de gloire
Revint à l'objet de mes vœux.
Oui, de grand cœur, je vous en prie;
Ce me ſera beaucoup d'honneur.
Eh bien ſoit: reprit-il, Monſieur,
Vous dînerez à l'Ecurie.
Cela m'aigriſſoit les humeurs.
Je comparois la différence
Que je voyois entre nos mœurs,
Et celles du Chinois qui penſe.
Là, diſois-je, ſur des Autels
On place ces rares mortels
Dont on vit le génie illuſtre
De leur ſiécle faire le luſtre.
De Confucius la Maiſon
S'y change en un Lieu d'Oraiſon;
Et de Rabelais le licée

Eſt une Etable mépriſée !
Du *Muſœum* abandonné,
Moi-même, ainſi que fit Alcide
Chez Augias Prince d'Elide,
Lavant le pavé prophané,
Je m'y fais dreſſer une table ;
Et par force libation,
Au joyeux Curé de Meudon
Je fais mon amende honorable.
Je l'invoque, & d'un burin ſûr
Je grave ces Vers ſur le mur :
Ainſi vont les choſes du monde.
Ces murs autrefois décorés
De rayons aux Arts conſacrés,
N'ont plus qu'un ratelier immonde.
François qui fit de ſon flambeau
Luire à Chinon un jour ſi beau,
Par les Œuvres qu'il fit éclore ;

De ſa Tombe la ſert encore,
Il ſçait pourvoir à ſon beſoin;
Il ne lui faut plus que du foin.
Après que j'eus ſur cette Ville
Par ces Vers ſoulagé ma bile,
Sans débrider, je gagne Tours,
Dont bientôt j'apperçois les Tours.
Cité noble, Enceinte charmante,
Qui ſemble un amas de Palais,
Et que notre ami Rabelais
Nomma, jadis, l'Iſle Sonnante,
Toi qu'enceint le Cher & la Loire,
Je ne quitterai pas leur bord
Sans mettre ma Lyre d'accord,
Pour chanter une Hymne à ta gloire.
Qu'ils ſont pompeux les vêtemens
Que chez toi porte la Nature!
Et combien la noble Culture

Leur prête d'embelliſſemens !
Dans tes Campagnes floriſſantes,
Bacchus, & Pomone, & Cérès
Comblent Vignes, Vergers, Guerrets,
De faveurs toujours renaiſſantes.
Sous ton Côteau de Pampre orné,
Et dont la longueur circulaire
Préſente à notre œil étonné,
Sa hauteur perpendiculaire ;
Le Tourangeau prédeſtiné,
Du Rocher que le ciſeau creuſe
A triple étage contourné,
Se fait une retraite heureuſe,
Dès que l'Eté ſe fait ſentir.
L'œil qui de loin la développe,
Croit voir cette Maiſon qu'Eſope
Dans les airs gageoit de bâtir.
C'eſt à ſes pieds qu'on voit l'enceinte

De cette Habitation Sainte,
Où les Maures & les Benoîts
Se ſont logés comme des Rois,
J'aurois décrit ce Cours ſuperbe,
D'où l'on voit ces beaux Tapis d'herbe
Que le Cher entretient ſi frais,
Si des beautés qui s'y promenent,
Quand Flore & Zéphirs les ramenent,
J'euſſe vû les jeunes attraits;
Mais la Nature encor livrée
Aux triſtes enfans de Borée
Dont le regne eſt ſur ſon déclin,
Pour fuir leur ſouffle qui nous vexe,
Arrête les pas du Beau Sexe
A ſe montrer ſi fort enclin:
Et moi qui n'ai point d'autre affaire
Que de ſonger à me refaire;
J'entre chez mon Architriclin.

Je ne quittai pas cette Ville,
Que je n'euſſe jetté des fleurs
Sur la Tombe du gai Verville
De qui j'empruntai des couleurs,
Quand étudiant à l'école
De ce Conteur maître paſſé,
Belle Chloé, je vous traçai
Le Portrait de ſa Marciole.
Je ne t'oubliai pas non plus
De mon Grécourt ombre chérie;
Sur toi ma prunelle attendrie
Verſa des pleurs trop ſuperflus.
Me montant ſur le ton de l'Ode,
J'oſai du Pindarique encens
Régaler les Manes préſens
Du Chantre heureux de Philopode.
Je chantai du galant Abbé
Ce tour naturel qui captive

TAYLOR INST. OXFORD

Le plaiſir d'eſprit imbibé,
Dans ſa narration naïve.
Du Méridien deſcendant,
De feu l'Aſtre éternelle ſource,
En déclinant, ſuivoit ſa courſe
Qu'il dirigeoit Vers l'Occident :
Quand j'entrai ſur cette chauſſée
Dont la longue maſſe exhauſſée,
Aux torrens du fleuve groſſis
Oppoſe ſon épais glacis.
Ce n'eſt plus l'ennuyeuſe lieue
Dont on n'atteint jamais la queue,
Que peu chiche d'un ſol maudit,
Le Saintongeois pauvre étendit
En faiſant meſure trop bonne,
Et dont le toiſer aſſaſſin
Fait maugréer, & deſarçonne
Un miſérable fantaſſin.

La ſtade ici ſe civiliſe.
De Bacchus le ſaint arroſoir,
Dans un plus fréquent repoſoir,
Au goſier que la marche attiſe
Offre une liqueur plus exquiſe.
Auſſi gagnai-je, avant le ſoir
Ce Châtel où la Renaudie,
Chef d'une troupe en déſarroi,
Manquant l'entrepriſe hardie
D'enlever un Pupile Roi,
La paya du chanvre annulaire
Qui rétrecit ſa jugulaire.
J'y vis ce fameux Eſcalier
Que la ſçavante Architecture
Adoucit ſi bien, qu'en voiture
On peut franchir chaque palier.
Mais ce bois de grandeut ſi rare
D'un Cerf à qui Céſar donna

Le beau collier dont il ſe pare,
Bien autrement nous étonna.
Je priai Dieu, ſi ſur ma tête
Certain bois devoit s'arborer,
Que ma femme ſur telle bête
Se paſſât de le meſurer.
De-là j'entrai dans mon Hoſpice,
Où ce ſoir le ſort plus propice
Me fit rencontrer deux Badauds
Qui ſe déballoient d'un vieux Coche
Pointant ſa fleche vers Bourdeaux,
Avec deux filles, un mien proche,
Un fils d'Ignace, un Franciſcain,
Plus un fils de Thomas d'Aquin.
Au cou du parent que j'embraſſe
Chacun de mes bras s'entrelaſſe.
Après ſon compliment changé
Contre un autre bien arrangé,

Poliment la troupe m'invite
A prendre avec eux mon repas:
Ce que nous acceptons bien vîte,
Voyant, ſur-tout, moiſſon d'appas
Dans les deux gentes Pélerines
Dont à table on fait mes voiſines.
Quand de nos gens de froc coëffés,
Par un jus ſentant la Framboiſe
Que ſert notre Echanſon d'Amboiſe,
Les toupets furent échauffés,
Les deux Ecoles oppoſées,
Dans leur doctrinaire débat,
Par maintes Théſes propoſées
Entament leur ſacré ſabbat.
Le Thomiſte qui ſur la Grace
A glace ſe ſentoit ferré,
Attaque le Suppôt d'Ignace,
Et par maint argument ſerré,

Dans ſon Dédale l'embarraſſe :
Le Jéſuite preſque atteré
Tâchoit de ſe battre en retraite,
Soutenant, ſans prouver pourquoi,
Son ſentiment toujours de foi ;
Quand bien certain de la défaite
Du Loyoliſte humilié,
La Franciſcaine Révérence
A mon Lion à terre lance
De l'Ane auſſi le coup de pied.
Le Jéſuite qui s'en courrouce,
S'en vengeant ſur ſa barbe rouſſe,
Dit : qu'étant du poil de Judas
Qui fut toujours perfide & traître,
Par trop il ne s'étonnoit pas
Qu'il trahît la foi de ſon Maître.
Mais le Capucin ſans émoi,
Lui repliquant d'une voix douce,

Lui dit : Pere, il n'eſt pas de foi
Que Judas eut la barbe rouſſe ;
Mais la foi nous enſeigne à tous,
Qu'il étoit de la Compagnie
De Jeſus, auſſi-bien que vous.
A cette amere raillerie
Le Jéſuite alloit ripoſter,
Si mon Couſin pour arrêter
Leur ſçavante criaillerie,
A ces Meſſieurs n'eut dit : morbleu !
Vous vous mettez-là tout en feu
Pour de Saintes Rixes uſées,
A comprendre fort mal aiſées ;
Tandis que mon Couſin préſent
Pourroit de ſes deux eſcarcelles
Tirer quelque Conte plaiſant
Pour amuſer ces Demoiſelles.
Car tel que vous le voyez-là,

De par Dieu, c'eſt un virtuoſe
Qui vous tourne en Vers tout cela,
Comme un autre le fait en Proſe.
Sur la foi, donc, de mon Parent,
Le Triumvirat Monaſtique,
En *Chorus* va me conjurant
De leur lâcher de mon talent
Quelque échantillon Poëtique.
Moi qui ne fus jamais bâti
Comme ſont ces Chanteurs d'Horace,
Qui dans leur quinte, quoiqu'on faſſe,
Nolunt cantare rogati;
A leurs oreilles je déploye
Mon Apollon, fils de la joye,
Qui par maint trait non attendu,
Chatouille leur timpan tendu.
Nos Révérends Peres qu'entraîne
Ma Muſe qui ſçait les mouvoir,

Euſſent

Euſſent voulu plus long-tems voir
Jaillir l'eau de mon Hipocrene ;
Mais, de par Dieu, ç'en eſt aſſez
De ſix Contes & d'un Poëme
D'Epigrammes entrelaſſés ;
J'ai les organes plus laſſés,
Qu'un Prêcheur au bout du Carême.
L'Horloge qui vient d'avertir
Que le Soleil touche au nadir,
A notre prunelle échauffée
Porte les ordres de Morphée ;
Et me fait penſer que demain
J'aurai ſept poſtes de chemin.

ARGUMENT

DU QUATRIÉME CHANT.

CHUTE de l'Auteur ſur la Levée, préſageant peut-être celle de ſon Poëme. Deſcription de Blois. Rencontre qu'il fait à Saint-Dié d'un Chanoine de ſes amis avec qui il ſoupe. L'Auteur fait part au Chanoine du projet qu'il a de chanter ſon Voyage. L'Abbé lui conſeille d'y inſérer une Aventure gaillarde qui lui eſt arrivée. L'Auteur s'en défend. Comme quoi & pourquoi. Peinture d'Olivet. Deſcription d'Orléans.

TAYLOR INST.
OXFORD

Desfriches Delin. C. Cochin Sculp.

CHANT IV.

CHANT QUATRIÉME.

JE ne ſuis plus ce piéton lâche
Et dont le tendon ſans reſſort,
Pour ſe mouvoir faiſant effort,
Fournit en rechignant ſa tâche.
Mon corps ne m'eſt plus un fardeau.
D'eſprits nouveaux mon nerf abonde;
J'entreprendrois le tour du monde,
Et vires creſcunt eundo.
Par quoi, donc, ſi-tôt que l'Aurore
Dérobant les Aſtres couverts,
Eût fait voltiger dans les airs
Les drapeaux du jour qu'elle arbore,
Semblable au Meſſager des Dieux,

Aux talons j'attache mes aîles ;
Et je prends congé de nos Belles
Qui d'un baiſer délicieux
Vont gratifiant mes adieux.
Du fleuve ſuivant la liſiere,
Je laiſſois errer ma viſiere
Sur ces riches voiles qu'enfloit
L'Oueſt en pouppe qui leur ſouffloit ;
Quand dans ſa main tenant le manche
D'un fouet dont maint Silphe eſt frappé,
Je vois un Poſtillon drapé
D'un harnois bleu doré ſur tranche,
Qui pouſſant un maigre Courſier
Dont les fers font voler la poudre,
Venoit à moi comme la foudre,
En criant de tout ſon goſier
Au peſant Roulier : gare, gare.
Au lointain mon œil qui s'égare,

Voit venir un Char radieux
Que ſuſpendu ſur deux eſſieux
Font voler ſix Chevaux rapides
Animés par la voix des guides.
Sur un duvet bien rebondi,
Y ſiége un mortel arrondi,
Tranchant de l'homme d'importance,
Hauſſant le dos, bouffi d'orgueil,
Qu'on eut pris, au premier coup d'œil,
Pour un des Satrapes de France.
Pour charmer ſon maſſif ennui,
Ce Seigneur avoit avec lui
Deux Nymphes à Paris connues,
Et par lui bien entretenues,
C'eſt-à-dire, au dépens d'autrui.
Car c'étoit une des Sangſues
Qui s'attachant ſur notre peau,
Ne lâchent jamais le morceau.

Que de tout notre ſang repues.
Si quelqu'un de moi deſiroit
Son nom (ces gens n'en portent guere)
Mais laiſſons lui ſon nom de guerre,
Vous l'appellerez Turcaret.
J'avois vû de près l'opulence
De ce Traitant faiſant fracas,
A ces ſoupers ſi délicats
Où regnent le goût, l'abondance,
Où la ſerviette ſur le bras,
Réglant leur pompeuſe ordonnance
Comus ſur vingt plats ſuperflus,
Des tributs de l'air & de l'onde
Garnit une table féconde
Comme il faiſoit chez Lucullus.
Mon Apollon de gloriole
Plus enflé que l'Outre d'Eole,
Dans un état auſſi piteux,

De ſe montrer étoit honteux.
Auſſi, doucement je dérive
Le long de ce plan incliné
Qui deſcent juſques à la rive.
Mais ſçavez-vous ce qui m'arrive ?
Sur le talut mon pied tourné
Me fait choir & montrer par preuve,
En roulant, quelle eſt la hauteur
Des bords de la levée au fleuve.
Bien peu s'en fallut que l'Auteur
N'allât aux gouffres de la Loire
S'enſevelir avec ſa gloire ;
Sans un ſecourable buiſſon
Qui mieux armé qu'un Hériſſon,
Sçut me retenir par l'échine
Où je m'enfonçai force épine,
Je m'y voyois précipité.
Pour un peu de ſang j'en fus quitte ;

Mais mon Financier paſſe vîte,
Sans de moi s'être inquiété;
Et moi me voilà remonté,
A border ce côteau de Vignes
Connu ſous le nom des Grouais,
Dont les Vins ne ſont pas indignes
Du palais des plus fins gourmets.
Là je fis force vains ſouhaits
Pour qu'une gente cloſerie
Qu'y mangea ma mere chérie;
Put revenir à ma merci,
Afin de la gruger auſſi.
Sans avoir fait toute ſa vie
Etude de Géographie,
On peut aiſément deviner
Où le Poëte va dîner.
Voyez-vous en Amphithéatre
S'élever l'antique Château,

Où l'on montre encor ſur le plâtre
Le ſang que ce fameux couteau
Qui pour la vengeance s'aiguiſe,
Fit couler des veines des Guiſe?
Voyez-vous ce riche Evêché,
Où de deſſus ces larges maſſes
Formant de ſuperbes Terraſſes,
Le mépris des biens eſt prêché;
Ces Clochers voiſins de la nue,
Dont la pointe à l'œil s'atténue,
Ce long cordon de murs, de toits?
Voilà ce que l'on nomme Blois.
Entrez dedans : la circaſſie
Onc ne ſçut ſi bien ſe monter
En objets propres à tenter;
Et les Monarques de l'Aſie
Pourroient y venir recruter.
En Cyclope l'Amour habile,

Y forge ſes traits, ſon brandon;
Et vous prendriez cette Ville
Pour l'Arſenal de Cupidon.
Touchantes Beautés dont émane
Le ſouffle de la volupté,
Souffrez qu'un Pélerin prophane
Vous offre un encens mérité.
Dans votre ſéjour enchanté
Toute ame devient Muſulmane;
Déjà l'on ſe croit tranſporté
Dans cette éternelle retraite
Où les ineffables Houris
Que promet le galant Prophéte
Charment l'œil de ſes favoris.
Ah! ſi ma Lyre renommée,
Par vos doux regards animée,
Pouvoit déployer ſes accords;
Monté ſur le ton le plus tendre,

Anacréon pour les entendre
Revoleroit des ſombres bords !
Autrefois mes Muſes naiſſantes,
Pour chanter l'Amour & Cypris,
Voyant vos graces raviſſantes,
Alloient s'échauffant les eſprits ;
Mais depuis, des Beautés nouvelles
A leurs Meres ont ſuccédé.
L'empire qu'ont ſur nous les Belles
Eſt à leur jeuneſſe cédé ;
Et la Déeſſe de Cythere
A dans ſes décrets arrêté,
Qu'éternellement la Beauté
Seroit à Blois héréditaire.
En partant reçois mes regrets,
O ma Françoiſe Géorgie,
Dont j'euſſe avec plus d'énergie
Deſiré rendre les attraits.

Jà le flambeau du jour décline
Par les heures congédié ;
Il ſera tard quand à Saint-Dié
J'aurai tranſporté ma machine.
Auſſi vîmes nous répétés
Dans le criſtal de la Riviere,
Ces luſtres brillans de lumiere
Aux Cieux fixément arrêtés,
Quand la double poſte achevée
Enfin termina la Levée.
Dans le plus apparent Hôtel
J'entrois, quand à mes yeux ſe montre
En drap violet un mortel
Servant un Métropole Autel,
Qui s'en venant à ma rencontre,
Bien enchanté de me revoir
D'un baiſer larde ſon bon ſoir.
C'étoit un brave Dignitaire

Qui laiſſant là ſon Presbytere,
Vers ſa Campagne avoiſinant
La Touraine, alloit cheminant.
Garçon charmant, meuble de table,
Ayant toujours maint trait nouveau,
Faiſant toujours de ſon cerveau
Partir quelque ſaillie aimable;
Aimant les Lettres, les Talens,
Tournant par fois des Vers galans;
Mais voyant les ſaintes querelles
Que nos Egliſes ont entre elles,
D'un œil parfaitement égal;
Encor qu'il fut Théologal,
Neuf ſur les ſyſtêmes de Grace
Que jamais il n'examina,
Aimant mieux juger Perſe, Horace,
Que Queſnel, ou que Molina;
Et s'en tenant ſur ces matieres

A la Foi ſimple de nos Peres.
Vous jugez qu'à notre repas
L'ennui portant langue collée
Dans une bouche entrebaillée,
En tiers ne ſe préſenta pas.
Il me demande que je veuille
Lui laiſſer voir mon Porte-Feuille
Qui devoit être bien garni
De tout ce que m'avoient fourni
Six mois de loiſir en Saintonge.
Las! lui dis-je, c'eſt un terrein
Qui rend une verve d'airain;
Ou, bien qu'un Poëte ſe ronge
Les ongles, ſi près qu'il voudra,
Jamais rime n'en ſortira;
Ou les Vers avortent de même
Que tous les grains que l'on y ſeme.
Mais attendez, mon cher Abbé,

Que mon poumon ſoit imbibé
De l'air qu'au Loiret on reſpire ;
Vous verrez ſi dans ſon Vallon,
Sur ma veine maître Apollon
Ne reprendra pas ſon empire.
Je veux, ainſi que Bachaumont,
Graviſſant avec mon Orqueſtre
Le roidillon du Sacré Mont,
Chanter mon voyage pédeſtre.
J'approuve aſſez ce projet là,
Reprend l'Abbé, mais je ſouhaite
Que vous m'égayiez tout cela
Par quelque gente hiſtoriette.
S'il y pouvoit être enchaſſé
Certain récit d'une aventure
Qui nous arriva l'an paſſé,
Par vous en rimes compaſſé
Cela prendroit à la lecture.

J'allois, un ſoir, me promenant
Le long d'un Bois d'épais feuillage
Propre à ces larcins qu'au jeune âge
Fait un amant entreprenant
Sur les droits d'un ſûr mariage ;
Je vois un double être iſolé
Qui ſur le Serpolet ſe campe,
Me préſentant la vraie eſtampe
Qu'on voit dans Daphnis & Chloé.
Un manant qui fait ſentinelle,
Appercevant ma ſoutanelle
Va, criant : voilà le Curé.
Mais ſans en être déféré,
Le compagnon gardant ſon poſte,
A l'homme en vedette ripoſte :
Bon, il n'empêche pas cela,
Par Dieu ! c'eſt pour lui que l'on ſeme.
Il voit fort bien que ce jeu là

Pourra

Pourra lui valoir un Baptême.
Par ma foi je n'en ferai rien,
Repris-je, l'hiſtoire eſt trop graſſe;
De la gazer ne ſçais moyen.
Voudriez-vous qu'aux gens de bien
J'allaſſe encor demander grace?
Que j'excitaſſe les clameurs
De tous ces Pédans Littéraires
Dont les reproches ordinaires
Sont que j'en veux aux bonnes mœurs?
Que qui de mes titres retranche
Les proviſions de conteur,
Va bientôt à la carte blanche
Réduiſant le ſtérile Auteur?
Ma foi, dit-il, tu m'édifies
Par tout ce que tu ſacrifies.
Enfin : voilà par ce parti
Notre débauché converti.

Bûvons à ton repentir ſage;
Et de ſabler d'un Champenois
Dont ſa cantine chaque fois
Se garniſſoit pour le voyage.
Nous en avons bientôt aſſez.
La ſainte vapeur qui gravite
Vers nos chapiteaux terraſſés,
A gagner nos lits nous invite;
Et ſur nos yeux ce ſoir Bacchus
Fixe nos ſtores abattus.
Mon Odyſſée, enfin, s'acheve,
Muſe, il faut redoubler d'effort.
Ton Vaiſſeau pour cingler au Port,
N'a plus qu'une carriere breve.
Auſſi-tôt que j'eus éveillé
L'Homme au bras portant ſa fourrure;
Qui pareſſeux de ſa nature,
Dit avoir trop peu ſommeillé;

Je me traverſe l'éſophage
Aux Bacchiques Jeux aguerri ;
D'un flacon de ſon Vin chéri
Dont je renforce mon courage ;
Et je fais voile pour Cléri.
J'y vis ſous le Marbre & le Bronze,
Dans ſa Chaſſe de plomb enclos,
Le feu Monarque Louis Onze,
Héros que peint Monſieur Duclos
D'un ton vrai, d'un pinceau ſi large,
Qu'on deſireroit de le voir,
Nouveau Mezerai, de ſa charge
Faire plus ſouvent le devoir.
Après l'indiſpenſable pauſe
D'un court dîner qui me repoſe,
J'abrége moitié du chemin,
Sur ma montre, par ma vîteſſe ;
Et comme un Coureur je me preſſe,

Pour arriver à Saint-Memin.
Ma Muſe a là beaucoup à faire.
Il lui faut prendre le crayon,
Pour deſſiner la région
La plus charmante de la Sphere.
L'Orléannois impatient
En attend le tableau riant;
Et je dois bien le ſatisfaire,
Pour ces Vers du tems révérés
Qui chez lui me ſont inſpirés.
Mais pour accomplir ma promeſſe,
Sois pour moi le Dieu du Permeſſe,
Cher Oncle, ſi digne rival
Et de Teniere & de Ruiſdal,
Daigne jetter dans ma peinture
Cette chaleur que j'apperçois
Toutes les fois que la nature
Va s'embelliſſant ſous tes doigts;

Tes crayons mâles & fideles
Ont tracé ſouvent ces beaux lieux ;
Je n'ai qu'à ſuivre les modeles
Que tu me mets devant les yeux.
Près ce Château, dont d'une Fée
L'imaginative échauffée
Semble dans ſon magique élan
Avoir conçu le riche plan ;
Dans ce beau Parc où le Génie,
Pour en ordonner le deſſein,
A fait éclore de ſon ſein
Et tant d'ordre & tant d'harmonie,
S'éleve un Boſquet enchanté
Que le touffu des arbres voûte,
Si que le rayon, dans ſa route,
S'y voit ſans ceſſe intercepté.
Là : trois Naïades raviſſantes,
Les cheveux épars ſur le ſein,

Font de leurs Urnes blanchiſſantes
Couler les flots dans un Baſſin
D'où, déjà fleuve dès ſa ſource,
Paré d'herbes & de roſeaux,
Le Loiret fait prendre à ſes eaux
Une majeſtueuſe courſe.
Voyez-le couler mollement,
Le long de ce côteau charmant
Semé de Maiſons de Plaiſance
Qu'il arroſe avec complaiſance.
Ici: de ſon ſein entr'ouvert
Sort une iſle, où d'un tapis verd,
Vous voyez la troupe bélante,
Broutant l'herbe tendre & naiſſante,
Tandis qu'un chalumeau léger
Que couché ſous l'ombre d'un Hêtre,
Enfle le tranquille Berger,
Réjouit l'air d'un ſon champêtre.

Là : dans un plus étroit Canal
Où le reſſerre une Chauſſée,
On voit une Ecluſe baiſſée,
En l'air ſuſpendant ſon criſtal,
Qui ſur les vannes d'une roue
Tombant en caſcade ſe joue ;
Et par ſa vîteſſe & ſon poids,
Contraint aux méchaniques loix
Deux rapides meules fideles,
A broier le Froment entre elles.
Là : le Saule & le Peuplier
Que le ſeul hazard diſtribue,
Entendent l'art de varier
Le Païſage à notre vûe.
Que de tableaux délicieux,
Sur les bords de cette Riviere,
S'offrent aux pinceaux gracieux
Du naïf & ſimple Teniere !

Il eût peint près d'une Chaumiere
Qu'on voit un Chêne protéger,
La danſe gaie & circulaire
Où l'Amour à chaque Berger
Entrelaſſe chaque Bergere.
Mais, comme ſi le repentir
Des rares biens qu'elle procure
Aux hommes faits pour les ſentir,
Prenoit à l'avare nature ;
Ce Fleuve à peine a-t'il quitté
D'Olivet l'heureux territoire,
Qu'il court dans les flots de la Loire
Porter ſon tribut regretté.
Enfin par moi ſois adorée
Du Sauveur Banniere ſacrée
Que dans le lointain j'apperçois
Sur un Globe d'or arborée,
Au faîte altier de Sainte-Croix.

Onc il n'échut à Télémaque
Tant de joye à revoir Itaque,
Que j'en eus aux pieds des remparts
Du cher Orléans où j'aborde
Qui trace un arc de toutes parts
Dont la Riviere fait la corde.
Je trouve, enfin, fini ce Pont
Que, grace à Hupeau, je traverſe,
Plus hardi que celui qu'un Perſe
Oſa jetter ſur l'Héleſpont.
J'admirai ces immenſes voûtes
Dont l'extrême audace confond,
Qui me paroiſſant un plafond,
Sur l'air ſeul ſemblent porter toutes
Si que le Fleuve peu gêné
Se partageant entre les piles,
Par ſa ſeule pente entraîné,
Y roule ſes ondes faciles.

Là : mon œil s'impatienta
De ne point y revoir encore
Cette Pucelle que traita
Si mal Albion qui l'abhorre,
Que le vieux Chapelain rata,
Et que Voltaire déshonore.
J'aurois voulu qu'un monument
Sculpté par un Pigal habile,
Y conſacrât l'événement
Qui fait tant d'honneur à la Ville;
Et je me ſens aſſez d'orgueil,
Pour que mon fier burin y trace
Une Inſcription dont l'audace
Egale celle de Santeuil.
L'Architecture intéreſſante,
Tenant ſon Compas, ſon Niveau,
A cette Ville renaiſſante
Fait prendre un aſpect tout nouveau.

Ces Machines où la Poulie
Jointe au Cabeſtan multiplie
La force du bras impuiſſant,
Gémiſſent ſous le poids des pierres
Qui l'une à l'autre s'uniſſant,
Forment des Maiſons régulieres.
Vous imaginez voir Didon
A la tête de ſes ouvrages,
Qui ranimant tous les courages,
Bâtit ſa ſuperbe Sidon.
Le goût des Sciences, des Lettres,
De tous les Beaux Arts, & des Mettres,
Contre qui l'ingrat Genevois
Eléva ſa ſublime voix,
Sur les Eſprits regnant en Maître,
Y leve ſes divers tributs;
Et l'on y diſtingue l'abus
D'avec le bien dont il peut naître.

Dans ces Doctes Sociétés
Où le goût forme ſes Apôtres,
On y jouit des qualités
Reſpectives, les uns des autres.
Avec des regards ſatisfaits
Le mérite y voit le mérite,
Sans craindre les triſtes effets
Qu'ailleurs la jalouſie excite.
Mais de quel plaiſir raviſſant,
Chloé, mon ame fut ſaiſie,
Quand rejoignant, en m'embraſſant,
La Peinture à la Poëſie,
Monſieur mon Oncle m'eut ouvert
Son riche Cabinet couvert
De ces beaux Tableaux où les Guide,
Et les Rubens, & les Boucher,
Prenant la nature pour guide,
Ont ſaiſi l'art de nous toucher!

Là : par les beautés que la toile
Dans tous les genres nous dévoile,
Mon fier pinceau ſe ranimant,
Traça ce Voyage facile
Qui ſous mes doigts va ſe formant
Des bigarrures de mon ſtyle.
On ne pourra me refuſer
De Chapelle le diadême,
Chloé, s'il peut vous amuſer,
Quand j'irai vous l'offrir moi-même.

FIN.

CAQUET-BONBEC,

LA POULE

A MA TANTE.

POËME BADIN.

Et frontem nugis ſolvere diſce meis. [Ovid.]

M. DCC. LXIII.

TAYLOR INST.
OXFORD

AVERTISSEMENT.

QUI m'empêche de dire que je viens de perdre une Tante fort âgée, que j'aimois tendrement, dont la fortune étoit au-deſſous de la médiocre, & qu'en conſéquence j'ai pleuré avec des larmes plus ſincères que celles du commun des neveux ; qu'elle ne m'a laiſſé pour tous effets, qu'une caſſette fermant à clef qui contenoit ce petit Poëme ? Au reſte, la lecture que j'ai faite de cette Hiſtoire m'a amuſé, peut-être en amuſera-t-elle d'autres : du moins doit-on me ſçavoir quelque gré de donner au Public les aventures de jeuneſſe de cette CAQUET-BONBEC, dont on fait ſouvent ſervir le nom de ſobriquet à de jeunes perſonnes, ſans en ſçavoir les conſéquences.

N. B. Le ſujet de ce petit Poëme eſt une Hiſtoire tout-à-fait particulière, & de

ſociété ; ainſi qu'on n'en cherche point la clef, car on ne la trouveroit pas. Qu'on ne faſſe pas non plus de malignes interprétations, ni d'alluſions hazardées ſur les noms, car on perdroit ſon temps & ſa peine : l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, les faits, ſont vrais, à quelques broderies près.

ÉPÎTRE

A QUI LA VOUDRA.

M.

JE ne doute pas que vous n'acceptiez avec plaiſir l'hommage que je vous fais de ce léger badinage, puiſque c'eſt de votre choix que vous vous l'appropriez ; c'eſt aſſurément ſans aucunes prétentions de ma part ; vous pourrez même garder l'incognito ; par-là vous vous mettrez à l'abri de mes recherches, & je ne ſerai point dans le cas

de faire, comme c'eſt l'uſage, votre éloge; métier que je n'entends en aucune ſorte; mais auſſi vous voudrez bien que je ne me déclare que ſous condition,

M.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
JUNQUIERES.

CAQUET-BONBEC,

LA POULE A MA TANTE.

CHANT PREMIER.

. . . . . *Quid indoles,*
Nutrita faustis sub penetralibus
Posset ? (Horat.)

LE vrai Phénix eſt une Agnès ſans doute ;
Mais, qu'il eſt rare à préſent ! Sur ſa route
Qui le rencontre, eſt certes très-heureux :
Un cœur tout neuf eſt un effet ſcabreux,
Fort décrié dans l'amoureux commerce :
D'où vient cela ? C'eſt qu'hélas ! l'eſprit perce
Comme les dents, ſitôt qu'on eſt ſevré ;
Car nous vivons dans un ſiècle éclairé,

Où, pour trouver une fille novice,
Il faut la prendre au ſortir de nourrice ;
Et dans un ſac, qui plus eſt, l'élever,
Quand on voudra telle la conſerver.
Le temps n'eſt plus, où la ſage Nature
A vos penchans ſervoit de règle sûre,
Jeunes Beautés ; c'étoit bon autrefois,
Quand la pudeur apprécioit vos droits :
Des déſirs vains que la Nature inſpire,
Le plus commun à préſent, & le pire,
Eſt, croyez-moi, la curioſité.
Laſſes bientôt d'ouir le CHAT-BOTTÉ, (1)
La BARBE-BLEUE, & ſemblables vétilles,
Vous voulez faire auſſi les grandes filles ;
A peine, hélas ! attrapez-vous dix ans,
Que l'on vous voit dévorer les Romans ;
Des paſſions le germe dans vos ames
S'épanouit, & leurs funeſtes flammes
Font fermenter chez vous les ſentimens.
Tous les objets affectent lors vos ſens ;
Vous deſirez tout voir & tout apprendre :
On ne ſçait trop d'abord comment s'y prendre ;
Mais, en tenant l'aiguille ou le tricot,
Toujours l'oreille eſt à l'affut d'un mot ;

(1) *Le Chat-botté, la Barbe-bleue*, vieux contes de nourrices, que l'on peut lire dans les anciennes éditions de la Bibliothèque bleue.

Et ſur ce mot l'eſprit bat la campagne ;
On queſtionne en ſecret ſa compagne
Sur ce qu'on voit, ſur ce qu'on ne voit pas.
Que font, Mamour, ces deux pigeons là-bas ? (2)
Se battent-ils ? . . . Petite curieuſe,
Vous ne ſerez bientôt plus vertueuſe.
Le deſir vient de conſtater les faits ;
Et puis, . . . & puis, . . . c'eſt aſſez, je me tais ;
Mais j'en appelle à votre expérience,
Bonnes Mamans, qui, dès la tendre enfance,
A la brochette élevez ces oiſeaux ;
Malgré vos ſoins, vos verroux, vos barreaux,
Tant qu'ils auront des yeux & des oreilles,
Toujours ſerez les dupes de vos veilles.
N'EST-IL pas vrai ? qui le ſçait mieux que toi,
Eſpiègle Amour ? Viens donc, inſpire-moi ;
De tes écarts je célèbre l'hiſtoire ;
De pareils chants ſont des vers à ta gloire.
CAQUET-BONBEC, née au pays Cauchois, (3)
Hors de la coque au plus depuis un mois,
Blanche, hupée, & de tous points charmante,
Voilà, Lecteur, de LA POULE A MA TANTE

---

(2) *Que font, Mamour, ces deux pigeons là-bas ? ſe battent-ils ?* Queſtion toute naturelle pour ceux & celles qui ne ſont point initiés dans la Phyſique générative.

(3) *Pays Cauchois*, canton de la Normandie, renommé pour ſes volailles.

L'âge, le nom, le pays, & les traits :
Elle avoit même été choiſie exprès
Dans vingt pouſſins d'une ſeule couvée.
Onc on ne vit poulette plus privée :
CAQUET-BONBEC repoſoit ſur le ſein
De ſa maîtreſſe, & mangeoit dans ſa main ;
Enfin ma Tante eût pour ſa propre nièce
Porté moins loin ſes ſoins & ſa tendreſſe.
POUR une Poule... oh ! c'eſt trop ſingulier ;
Il faut avoir un goût bien roturier.
ET la beauté qui chérit ſa perruche,
Son épagneul, ſa chatte, ou ſa guenuche,
Plus que ſa fille, & même ſon époux,
A-t-elle un goût bien plus noble entre nous ?
Quoiqu'il en ſoit, ma Tante aimoit ſa Poule,
Cet amour-là peut paſſer dans la foule.
Elle n'oſoit la quitter d'un inſtant,
Et ſous la clef l'enfermoit en ſortant :
Son but, ſur-tout, étoit que ſa pupile,
[De très-bonne heure une Poule eſt nubile,] (4)
N'eût de l'amour aucune notion ;
Auſſi chez elle il n'étoit queſtion
Non plus de coqs, que ſi dans la Nature
On n'en avoit jamais vû la figure :
Ma Tante même évitoit avec ſoin
De les nommer, ni de près ni de loin ;

(4) *De très-bonne heure une poule eſt nubile*, à trois mois environ.

Car un nom reſte, & ſouvent facilite
A découvrir les choſes par la ſuite.
Elle avoit pris un logis à l'écart,
Loin des voiſins, de peur que par hazard
Du précurſeur de l'aurore vermeille
Le chant aigu ne vînt frapper l'oreille
De ſa poulette, & par ſa nouveauté
Ne réveillât ſa curioſité.
MAIS, vains efforts, tous ces petits myſtères
En pareil cas, ma foi, ne ſervent guères;
L'inſtinct tout ſeul dicte aux moins entendus
Qu'il eſt encor d'autres individus
D'une nature à la nôtre homogène, (5)
Et ſans leſquels nous ne ſommes à peine
Que des moitiés d'êtres fort imparfaits.
De tels penſers bercent maintes Agnès,
Que leurs Mamans, leurs Tantes & leurs Mies
De bonne foi croyent bien endormies.
Je ne ſçais trop s'il ne vaudroit pas mieux
Sur tout cela leur deſſiller les yeux,
Tout doucement leur en dire les ſuites?
De ces dangers du moins étant inſtruites,
On ne pourroit les prendre au dépourvu;
En fait d'amour, ainſi que je l'ai vû,
La plutôt priſe eſt ſouvent la plus neuve;
CAQUET-BONBEC, hélas! en eſt la preuve.

(5) *Homogène*, c'eſt-à-dire, compoſée de parties ſimilaires ou ſemblables.

L'HISTOIRE dit qu'elle aimoit à jaſer,
Ma Tante auſſi, l'on doit le ſuppoſer :
Or quand Poulette appercevoit ſa Bonne
En belle humeur, auſſitôt la friponne
Lui venoit faire, avec ſon air matois,
Des queſtions fort drôles quelquefois.
JE voudrois bien, diſoit-elle, connoître
D'où je proviens, & qui m'a donné l'être ;
M'a-t-on trouvée ainſi que me voilà ? . . . (6)
Quelle demande ! Eſt-ce qu'on te moula ?
Lui répondoit ma Tante ; eh ! c'eſt ta mère
Apparemment qui t'enfanta, ma chère. . .
Ah ! bon ; mais où ? . . . quand ? . . . avec quoi ? . . .
comment
Me fit-elle, ma Bonne ? En feriez-vous autant ? . .
Ma Tante alors ne ſçavoit que répondre ;
Il eût fallu lui dire, puis-je pondre ?
A quoi CAQUET eût repliqué ſoudain ;
Qu'eſt-ce que c'eſt que pondre ? Et de ce train
La queſtion devenoit délicate.
De crainte donc de quelque diſparate,
La Bonne, à bout, la réprimoit d'abord,
En lui diſant : Finiſſons, c'eſt trop fort,

---

(6) Ces queſtions ne doivent point paroître hors de la portée de BONBEC ; les premiers pas de la curioſité tendent à connoître le ſecret de notre exiſtence.

Cela te paſſe, & tu n'es pas en âge,
A beaucoup près, d'en ſçavoir davantage.
Et puis CAQUET, ſe le tenant pour dit,
N'y ſongeoit plus ?... Oh que non, de dépit,
En attendant qu'elle devînt plus grande,
Elle penſoit à quelqu'autre demande.
MA bonne Tante, environ pour un mois,
De ſa maiſon fut contrainte une fois
De s'abſenter pour affaire preſſante :
La circonſtance étoit embarraſſante.
Que deviendra Poulette, mes amours,
Se diſoit-elle ? Au logis, ſans ſecours,
La laiſſerai-je un mois durant ſeulette ?
Le terme eſt long ; & d'ailleurs en cachette
S'il arrivoit que quelques coquelets
En euſſent vent, gare alors les poulets...
Je la mettrois volontiers du voyage,
Mais la porter dans un panier, en cage,
C'eſt fort gênant... Enfin, tout combiné,
Ce milieu fut, par elle, imaginé.
NON loin de-là, vingt ou trente veſtales
Avoient lié ſous les règles clauſtrales
Leurs volontés ; & grace au triple vœu, (7)
De l'avenir s'inquiétant très-peu,

(7) On connoît ces trois vœux ; celui de chaſteté n'eſt pas toujours le plus facile à obſerver.

Vivoient en paix, du moins en apparence.
Ma bonne Tante avoit dès ſon enfance
Dans ce Couvent fait ſon cours d'oraiſons,
Et conſervoit depuis des liaiſons
Avec ſur-tout une antique Diſcrette,
D'une humeur grave, & par fois même aigrette,
On la nommoit la Mère MISANDRA. (8)
Avec raiſon notre Tante augura
Ne pouvoir mettre en des mains plus fidelles
Son cher bijou, que parmi ces femelles.
Prête à partir, elle fut engager
Sa vieille amie à vouloir s'en charger.
SI vous ſçaviez, lui dit la chère Tante,
En vérité, Poulette eſt étonnante;
C'eſt vous donner en dépôt un tréſor;
Elle a des mœurs dignes de l'âge d'or;
Elle eſt ſenſible à la moindre équivoque,
Et telle enfin qu'au ſortir de la coque:
Puis-je eſpérer que juſqu'à mon retour
Vous la gardiez dans votre baſſe-cour?
DE tout mon cœur, reprit la Nonne auſtère,
CAQUET verra dans notre Monaſtère
Un bon exemple; & quand vous reviendrez,
Grace à nos ſoins, vous la retrouverez

(8) *Miſandra*, nom formé du Grec, qui veut dire, qui hait les hommes, mais dans un ſens plus ſtricte que Miſantrope, qui s'applique à toute l'eſpèce humaine.

Tout auſſi ſage, & beaucoup mieux inſtruite ;
Repoſez-vous ſur moi de ſa conduite.
Ma Tante, ayant ſur ce point le cœur net,
Le lendemain part en cabriolet...
Pour aller où ?... Bon, qu'importe ? à la Foire,
Cela ne fait rien du tout à l'hiſtoire.
Quant à Bonbec, Miſandra par le Tour
La fit paſſer, puis dans la baſſe-cour,
Entre ſes bras portant ſa nouvelle ouaille,
Fut l'enfermer parmi mainte volaille.
En cage, direz-vous, ou gare les accrocs
Pour ſa vertu ; car on ſçait que les coqs
Sont libertins, qui, hors de l'épinette,
Reſpectent peu l'honneur d'une poulette ;
La vieille Nonne auroit fait un beau coup
D'aller ainſi livrer ſa fille au loup.
Ah ! doucement, ſuſpendez vos critiques,
Vous ignorez du Couvent les rubriques.
Tout mâle étoit exclus de cette cour ;
Meſſieurs les coqs, peu diſcrets en amour,
Pouvant donner à nos jeunes veſtales
Des notions d'unions conjugales, (9)
On n'y voyoit pas même un ſeul poulet ;
La ſeule Abbeſſe, encor prenant le lait,

(9) Cela n'arrive que trop ſouvent ; & l'on devroit dans tous les Couvens, ſur-tout de filles, ſuivre cette pratique.

Pouvoit avoir quelques chapons en mue;
Mais, avant tout, de crainte de bévue,
Si falloit-il que ces infortunés
Par des experts fuſſent examinés,
Et leurs rapports, devant les vénérables,
En plein Chapitre affirmés véritables.
D'une autre part, ſur ce béni paillier,
Vous euſſiez vû de poules un millier,
Sans y compter maintes poulardes graſſes,
Qui fourmilloient dans cinq ou ſix cours baſſes.
Qui n'auroit cru la pudeur de Bonbec,
Dans cet aſyle, à l'abri d'un échec ?
Mais, pour tenter le ſèxe trop fragile,
Que le démon eſt en ruſes fertile !
Pour ſéduire Eve, on ſçait qu'anciennement
Il employa l'organe d'un ſerpent;
Ce jargon-là n'étant plus trop en vogue,
Il en prit un beaucoup plus analogue.
Ciel ! deviez-vous ſouffrir que ce vautour
Troublât ainſi toute une baſſe-cour !
Un beau matin, au lever de l'aurore,
Comme au dortoir on ſommeilloit encore,
On entendit, d'une diſtincte voix,
Coquerico répété par trois fois.
A ces accens, ſoudain poules émues,
Le bec ouvert, reſtent comme ſtatues;
Pour les trois quarts ce mot étoit du Grec,
Mais pis encor, las ! pour Caquet-Bonbec.

Le bruit ceſſé, nos Poulettes de faire,
A leur façon, chacune un commentaire
Sur l'animal, dont le terrible cris
Avoit ſi fort troublé tous les eſprits;
Car on ſentoit qu'une telle muſique
Ne partoit pas d'un goſier Monaſtique.
L'une diſoit : c'eſt un monſtre, ma Sœur;
Quel vilain chant! diſoit l'autre, il fait peur.
Bref, on ne fit, juſqu'à la nuit venue,
Que diſcourir de la bête inconnue.
Il en faut moins pour exciter ſouvent
Bien des caquets au milieu d'un Couvent.

CHANT SECOND.

Inſcitia confidentiam parit. (Thucid.)

UN Philoſophe a prétendu n'a guères (1)
Que nous devions, misères pour misères,
Choiſir plutôt d'être aveugles que ſourds;
Moi j'aimerois bien mieux tout à rebours
Garder mes yeux & perdre mes oreilles :
C'eſt un plaiſir de jouir des merveilles
Que la nature offre à l'œil ici-bas :
Autre avantage, & dont je fais grand cas;
Lorſque l'on voit, on peut lire; & quels charmes!
Contre l'ennui quelles puiſſantes armes!
Que ce Docteur partage donc en deux
Le différend, ou je garde mes yeux,
Et conſens fort qu'il prenne mes oreilles,
Quand j'en aurois quatre paires, pareilles
Pour la longueur à celles de Midas. (2)
Au fond un ſourd gagne à n'entendre pas

(1) J'ai lu quelque part que c'étoit le ſyſtême de M. le Cat.

(2) *Midas*, Roi de Phrygie, à qui Apollon fit venir des oreilles d'âne. *(Voyez la Fable.)*

Le plus ſouvent de noires médiſances,
De ſots propos remplis d'impertinences,
Des quolibets ſans ſel & ſans eſprit,
Et des chanſons dont la pudeur gémit :
Bref, ſelon moi, ſa thèſe eſt révoltante.
Sans contredit ſi la Poule à ma Tante
Eut, par exemple, été ſourde, il eſt clair
Que ces accens qui vinrent frapper l'air
N'euſſent jamais dans ſon ame fait naître
Le vain deſir de voir & de connoître
L'auteur caché de ces ſons enchanteurs ;
Deſir fatal, qui cauſa ſes malheurs :
Mais chut... que dis-je ? en ce récit tragique
Suivons des faits l'ordre chronologique.
CAQUET-BONBEC nuit & jour *in petto*
Réfléchiſſoit à ce COQUERICO.
D'où peut venir l'émotion nouvelle
Que ce chant-là me cauſe, diſoit-elle ?
Oui, pour connoître & pour voir ce chanteur,
Je donnerois dix plumes de bon cœur.
Dans ſon eſprit la Poulette à ma Tante
Rappelle alors qu'à cette voix tonnante
Une des leurs, experte apparemment,
N'avoit fait voir aucun étonnement ;
Elle en conclut que cette Poule altière
Devoit ſans doute être au fait du myſtère :
Sur ce ſoupçon, CAQUET l'aborde un jour,
Et l'attirant dans un coin de la cour :

Vous paroiſſez, lui dit-elle, ma Bonne,
Poule de cœur ; pour moi, je ſuis poltronne,
Et tremble encor de ce COQUERICO,
Qui l'autre jour fit retentir l'écho ;
Mais j'apperçus que cette voix terrible
Ne fit ſur vous aucun effet ſenſible ;
Vous ſçavez donc ſans doute ce que c'eſt ;
Dites-le moi, ma Bonne, s'il vous plaît.
OR cette Poule, à qui BONBEC peu fine
S'adreſſoit-là, ſe nommoit DISCOLINE ; (3)
Vieille commere, & qui dans ſon printems
Avoit, dit-on, eu grand nombre d'amans :
Étant déja ſur le retour de l'âge,
Quand elle vint dans ce réduit ſauvage,
Où tout plaiſir lui ſembloit interdit,
Elle voulut ſe mettre, par dépit,
Peut-être bien auſſi par laſſitude,
Dans la réforme, & ſe donna pour prude ;
Critiquant tout dans ſes ſombres humeurs.
C'EST ſingulier, comme, affectant nos mœurs,
Les animaux qui parmi nous habitent,
Par inſtinct ſeul, quelquefois nous imitent.
MAIS pourſuivons. DISCOLINE à CAQUET
Répondit donc d'un air grave & diſcret :

---

(3) *Dioſcoline*, nom tiré du Grec, qui ſignifie de mauvaiſe humeur, contrariante, critique, &c.

Oui-dà, je ſçais, n'en doutez pas, Mignonne,
D'où part la voix qui ſi fort vous étonne ;
C'eſt d'un Oiſeau preſque ſemblable à nous,
D'un caractère altier, rude & jaloux.
Ah, Ciel ! Pourquoi l'ai-je connu ; ma vie
De mille maux n'eût pas été ſuivie ;
Fait pour garder le ton de courtiſan,
Auprès de nous il agit en Sultan,
De nos deſirs exige ſeul l'hommage,
Et prétend ſeul au droit d'être volage :
Ah ! béniſſez mille fois votre ſort,
D'être enfermée ici comme en un Port,
Où vous vivez loin de ſon eſclavage ;
Car c'eſt ſur-tout des Poules de votre âge
Qu'il eſt friand ; bientôt ce ſuborneur
Vous raviroit, ſans pitié, votre honneur :
J'ai, comme vous, été jeune & jolie.....
Ah ! s'il ſe peut, de crainte de folie,
Ignorez donc qu'au monde il eſt des coqs ;
En fait d'amour, ce ſont tous des eſcrocs.
Ce peu de mots de la Poule à ma Tante,
Ne fit encor qu'une demi-ſçavante ;
Mais c'en fut bien aſſez pour lui donner
Ample matiere à beaucoup raiſonner.
En tout pays, au reſte, c'eſt l'uſage ;
Car qui voit-on raiſonner davantage
Sur tous ſujets que les demi-ſçavans ;
Le pis encor, c'eſt que ces pauvres gens

N'ont pas le quart du bon ſens de Poulette.
Pour revenir à notre hiſtoriette,
Sur ce qu'enfin Discoline avoit dit,
Bonbec forgeoit dans ſon petit eſprit
Mille portraits de figure riſible
De cet oiſeau ſi fier & ſi terrible;
Car pour le nom, on ne l'oublioit point,
En cas pareil, c'eſt toujours un grand point.
Mais ſçavoir ſeule un ſecret eſt bien fade,
Et le moyen avec ſa camarade
D'en pouvoir taire un tel que celui-ci,
Dont on n'eſt pas encor bien éclairci ?
Bonbec aimoit une jeune Leucote, (4)
Autre Poulette, & qui n'étoit brin ſotte;
Elle s'en vint lui dire un jour tout bas :
Mon cœur, gageons que tu ne connois pas
Un animal qu'on nomme un Coq.... Peut-être,
Dit l'autre, ici le voyons-nous paroître ?....
Jamais, ma ſœur; un Coq eſt un oiſeau
Nous reſſemblant comme deux gouttes d'eau,
De notre honneur très-friand; c'eſt dommage
Qu'il ſoit, dit-on, jaloux, fier & volage;
De lui partoit ce cri qui l'autre jour
Fit retentir ſi fort la baſſe-cour.

---

(4) *Leucote*, nom formé du Grec, qui ſignifie blanche.

C'eſt DISCOLINE, une de nos Doyennes,
Qui me l'a peint de couleurs ſi vilaines,
S'en plaignant fort, je ne ſçais pas pourquoi;
Elle en a fait un myſtére avec moi.
OUI, dit LEUCOTE, il me vient une idée
Sur la figure aſſez dégingandée
De ces chapons qui vivent parmi nous,
Nous regardant avec des yeux jaloux;
Ils ſont peut-être un peu de cette eſpèce;
Conſultons-en quelqu'un avec adreſſe.
C'EST bien penſé, dit BONBEC. A l'un d'eux,
Avec douceur, le couple curieux
Va tout d'abord tirer la révérence,
En lui diſant : Seigneur, votre Excellence,
Avec ſa queue en cercle & ſon grand froc,
N'eſt-elle pas une façon de Coq ?
A quels propos, Meſdames, je vous prie,
M'adreſſez-vous pareille raillerie,
Leur répondit d'un goſier enrhumé,
En rougiſſant, cet eunuque emplumé ?
Sçavez-vous bien que tout autre à ma place
Vous graveroit ſes griffes ſur la face ? (5)
Mais je l'excuſe; & de votre côté
C'eſt ignorance & non malignité :

(5) Dans ſon état, on n'aime point de pareilles queſtions.

Apprenez donc enfin à me connoître ;
Hélas ! c'eſt vrai, je ſuis un Coq ſans l'être ;
J'étois né tel, graces à mes parens,
Et mes regrets en ſont de sûrs garans ;
Mais un brutal, ennemi de ma race,
Pour me donner parmi vous une place,
Le fer en main, par le plus noir forfait,
M'a, jeune encor, privé de ce qui fait
D'un Coq à moi toute la différence : (6)
L'orgueil pâtit de telle confidence,
Et je ne puis vous rien dire de plus,
Ni vous offrir que des vœux ſuperflus.

Après ces mots, Dom Chapon à nos belles
Fait ſes adieux, jette les yeux ſur elles,
Et dans ſon cœur pouſſe un ſoupir amer.

Pareil récit, qui n'étoit pas trop clair,
N'empêcha point Bonbec & ſa compagne
De faire encor cent châteaux en Eſpagne.

Nous voici moins inſtruites que devant,
Et le gaillard, je crois, nous en revend,
Diſoit Bonbec ; comment a-t-il pû naître
Vrai Coq d'abord, & puis ceſſer de l'être ?
Que veut-il dire avec ce fer auſſi ? ....
Quoiqu'il en ſoit au ſurplus de ceci,

---

(6) Celles qui n'entendront pas ceci, ſe le feront expliquer.

Si faut-il que, malgré verroux & pêle,
Je voye un coq, ou qu'un diable s'èn mêle :
Mais, attends... oui... c'eſt un moyen très-sûr...
Qui nous empêche, eſcaladant le mur,
D'aller chercher nous-mêmes à la ronde
Cet oiſeau rare ? Il en eſt dans le monde
Plus d'un peut-être ; & celui, l'autre jour,
Qui crioit tant, ſembloit près de la cour ;
Nous pourrions bien le rencontrer encore ;
Dépêchons-nous, ce deſir me dévore.
Tope, partons, dit LEUCOTE, aujourd'hui,
Sauf à rentrer tout de ſuite avec lui.
JOLI complot pour des Poules cloîtrées ;
Mais fourniſſez d'aîles bien aſſurées
Chaque Nonnain, ſi tout n'eſt envolé
Demain au ſoir, je veux être étrillé.
LE parti pris par nos jeunes ouailles
De s'échapper par-deſſus les murailles,
On aviſa comme on feroit ce ſaut :
Le mur étoit par dedans un peu haut ;
Puis nonobſtant qu'entre les volatiles
Les Poules ſont au vol les moins agiles,
Pour leur ôter toute démangeaiſon
De fuir un jour de la ſainte priſon,
D'une aîle au moins on avoit la coutume
De leur rogner le bout de chaque plume :
Heureuſement deux milliers de fagots
Dans cette cour étoient tout à propos

Rangés en pile, & l'on pouvoit du faîte
Preſqu'à pieds joints, du mur gagner la crête ;
Ce fut auſſi par-là qu'on réſolut
De s'eſquiver ſans qu'on s'en appperçût,
Et pas plus tard que dès la nuit ſuivante.
La Sœur Touriere avec une ſervante,
Avoit le ſoin chaque jour vers le ſoir
De faire entrer les Poules au juchoir,
Mais pêle-mêle, on ne les comptoit guères ;
Quand ce fut l'heure, à peu près, nos commères
Sous un hangar s'en furent avec ſoin
Toutes les deux ſe blottir ſous du foin.
Déja la nuit, de crêpes atiffée,
Étoit au tiers de ſa courſe, & Morphée
Entre ſes bras dorlottant nos Nonnains,
Les amuſoit, du moins de ſonges vains, (7)
Lorſqu'en tremblant nos deux bonnes amies
Quittent leur cache, & rien moins qu'endormies,
Grimpent ſans bruit au faîte des fagots,
Et puis de-là ſur les murs de l'enclos.
Ma Tante, hélas ! qu'êtes-vous devenue ?
Encore un ſaut, & Bonbec eſt perdue.....
La lune étoit juſtement dans ſon plein,
La nuit tranquille, & le temps fort ſerein ;

(7) On ſonge, dit-on, la nuit à ce dont on s'eſt le plus occupé le jour.

Du haut en bas nos deux aventurières
Virent bientôt de profondes ornières,
De vaſtes champs & d'épis hériſſés,
De grands jardins entourés de foſſés;
A ces objets, tous inconnus pour elles,
La peur d'abord les prit, & nos pucelles
Plus d'un quart-d'heure agitèrent tous bas
S'il valoit mieux retourner ſur ſes pas;
Mais il étoit écrit dans le grand Livre : (8)
CAQUET-BONBEC, LASSE DE TOUJOURS VIVRE
EN AUTOMATE, ET SOUS L'ŒIL DES ARGUS,
IRA DU MONDE APPRENDRE ENFIN LES US.
Auſſi bientôt, comme la plus hardie,
Raſſura-t-elle, en ces mots, ſon amie :
ALLONS, ma Sœur, il faut dégringoler,
Nous en avons trop fait pour reculer;
Que riſquons-nous ? Hors de ce Monaſtère
Neſt-il donc plus d'autres Poules ſur terre ?
Vas, nous ferons comme elles à peu près.
CAQUET-BONBEC, alors ſur ſes jarrets
Fait un élan, & déployant ſon aîle,
Se jette à bas, & LEUCOTE après elle.

---

(8) C'eſt dans le premier Tome du Livre des Deſtins, dans le ſecond ſont écrits les mariages.

CHANT TROISIEME.

Non ſemper ea ſunt quæ videntur. (Phœdr.)

ON dit toujours, pourſuivez juſqu'au bout,
Vous parviendrez, comptez que c'eſt dans tout
Uniquement le premier pas qui coute :
En général c'eſt vrai ; pourtant j'ajoute,
Que le ſecond ne coûte guères moins ;
Je pourrois bien prendre ici pour témoins
Ces nouveaux chants où s'engage ma Muſe,
Si ce n'étoit que ce travail m'amuſe ;
Car mon Pégaſe a le trot aſſez doux : (1)
Ce que j'en dis, hélas ! n'eſt que pour vous,
CAQUET-BONBEC, Poule trop imprudente,
L'euſſiez-vous cru, ma ſcrupuleuſe Tante,
Que votre Élève, après vos documens,
Dût à telle heure ainſi courir les champs ?
Mais, après tout, elle ſeule eſt blâmable ;
De ſes travers étiez-vous reſponſable,
Après l'avoir miſe en ſi bonnes mains ?
Qui ne fieroit ſa fille à des Nonnains ?

(1) Cependant il chope ſouvent.

CAQUET-BONBEC ayant avec LEUCOTE
Du haut du mur fait un ſaut dans la crotte,
Quand ſur leurs pieds elles purent tenir,
Ne ſçurent plus d'abord que devenir ;
Enfin CAQUET prit ainſi la parole :
EH bien, ma Sœur, de notre cabriole
Quel ſera donc le but ? De quel côté
Porterons-nous nos pas ? En vérité,
Je ne ſçais trop, lui répondit LEUCOTE ;
Jamais, mon cœur, je ne fus ſi pagnote ;
Il faut pourtant partir avant le jour ;
Si l'on alloit hors de la baſſe-cour
Nous rencontrer à ces heures indues,
On nous prendroit pour des Poules perdues.
C'ÉTOIT bien dit, ainſi ces deux enfans
Partent enfin, côte à côte, à pas lents,
D'une démarche inquiète, incertaine,
Sans dire mot, retenant leur haleine ;
Tous les objets leur donnent le friſſon,
La moindre feuille agitée, un buiſſon,
L'onde où ſe peint la lune à face blême,
Un caillou blanc, juſqu'à leur ombre même,
Qui leur ſemble être une Sœur qui les ſuit.
TELS ſe gliſſant dans l'ombre à petit bruit,
Sur les glacis d'une ville inveſtie,
Deux eſpions, avant une ſortie,
Vont obſerver, ſe courbant à demi,
Ce que l'on fait dans le camp ennemi.

Du vieux Tithon l'Épouſe matinale, (2)
Quittant déja ſa couche nuptiale,
Mettoit ſon nez couleur de roſe à l'air ;
Autrement dit, il faiſoit déja clair ;
Quand notre couple, au coin d'une maſure,
Voit à vingt pas, pour première aventure,
Certain croquant, ayant guêtres, bâton
Et havre-ſac ; c'eſt d'un demi-fripon,
Comme l'on ſçait, l'uniforme ordinaire :
BONBEC, LEUCOTE, hélas ! qu'allez-vous faire ?
Un tel eſcroc eſt pire qu'un Renard ;
Sauvez-vous vîte.... ô Ciel ! il eſt trop tard...,
Le larroneau, dans ſon ame aſſaſſine,
D'abord avoit, d'après leur bonne mine,
Fondé l'eſpoir d'un excellent repas.
A ſon aſpect, Poulettes ſur leurs pas
Vers le Couvent veulent prendre la fuite ;
Mais le maraud ſe met à la pourſuite,
Et dans un coin cherche à les aculer.
Ah ! ſi du moins vous euſſiez pu voler !
Mais, je l'ai dit, des Nonnes le faux zèle
Ne leur laiſſoit l'uſage que d'une aîle :
Qu'on vienne encor nous dire que la peur
Dans le beſoin en donne ; quelle erreur !...
DÉJA pourtant quelques toiſes d'avance
Leur faiſoient luire un rayon d'eſpérance,

(2) *Tithon*, fils de Laomédon. *(Voyez la Fable.)*

Quand le manant, qui craint de perdre enfin
Sa riche proie, empoigne ce gourdin,
Si redoutable aux Poulets & Poulardes,
Et de roideur le lance à nos fuyardes.
Le bâton tourne en ſifflant dans les airs,
Et vient frapper, par un fatal revers,
Dans le jarret la petite LEUCOTE,
Qui du coup reſte & boîteuſe & manchote.
Reconnoiſſant alors, mais un peu tard,
Son équipée, à ſon dernier regard,
Qu'elle tourna vers le ſaint Monaſtère,
On remarquoit un regret très-ſincère
D'avoir, hélas ! quitté la baſſe-cour.
Fondant ſur elle alors comme un vautour,
Le fier larron renferme ſa capture
Dans ſon biſſac, rendant grace à Mercure. (3)
CAQUET-BONBEC, pendant tout ce tracas,
Tâchoit toujours de s'enfuir à grands pas,
Et détaloit à travers la campagne,
Tout en pleurant le ſort de ſa compagne :
Car le grivois, ſans avoir été vû,
Fort ſatisfait de s'être ainſi pourvu
Pour ce jour-là tout au moins de quoi vivre,
S'embarraſſa très-peu de la pourſuivre,

---

(3) *Mercure*, ce dieu étoit le patron des voleurs de toute eſpèce.

Et fut chercher chape-chute autre part.
BONBEC, voyant s'éloigner le pendart,
Sur ſes talons s'accroupit dans la plaine,
Pour réfléchir, en reprenant haleine.
RÉFLÉCHIR... elle... une Poule... oh ma foi
C'eſt, dira-t-on, ſe moquer... eh, pourquoi?
Je vous ſoutiens que tout le monde penſe,
Sages & fous : toute la différence
C'eſt que ceux-là réfléchiſſent devant,
Et que ceux-ci ne le font ſeulement
Que bien après l'action entrepriſe.
POULETTE donc, raiſonnant à ſa guiſe,
Diſoit tout bas : mon ſort eſt bien chanceux,
Nous avons fait une ſottiſe à deux,
Et je ſuis ſeule à préſent à la boire...
De mon honneur qu'eſt-ce que l'on va croire?..(4)
Et ſi ma Bonne alloit me découvrir...
Ah ! juſte Ciel ! j'aimerois mieux mourir :
Ce ſeroit bien le parti le plus ſage
De renoncer à ce maudit voyage,
En regagnant, ſauf la correction,
L'enclos ſacré de notre penſion ;
Mais quoi ! j'irois reprendre la clôture,
Sans avoir vû de Coq même en peinture !

(4) On ne ſe répond jamais ſoi-même à cette queſtion.

Quel ſupplice ! ah ! ce deſir dans mon cœur
S'oppoſeroit ſans ceſſe à mon bonheur ;
Voyons-en un, du moins pour les connoître ;
Et je retourne auſſitôt dans le Cloître.
AINSI raiſonne, avec ſon traverſin,
Tout crâne enté ſur un corps féminin.
Ah ! ſi Maman me faiſoit voir ce monde,
Contre lequel nuit & jour elle gronde ;
Comme elle, au moins ſi j'en avois tâté
Pour en connoître à fond la vanité ;
Dans un déſert lors de toutes mes forces,
J'irois bientôt fuir ſes fauſſes amorces...
Abus ; malgré ſes pièges, ſes poiſons,
Le monde plaît tant que nous lui plaiſons ;
On ne le trouve injuſte, on ne l'évite
Que lors qu'hélas ! le premier il nous quitte.
NOTRE BONBEC, ſur ce qu'elle feroit,
Avec ſa crête ainſi délibéroit,
Quand elle vit, ſe tournant par derrière,
Un tourbillon d'une épaiſſe pouſſière,
D'où s'échappoit, à différentes fois,
Un bruit confus de glapiſſantes voix.
A cet objet, notre Poule idiote
Croit voir ſoudain, comme eût fait Dom-Quichote, (5)

(5) Tout le monde connoît les viſions de Dom-Quichote.

TAYLOR INST. OXFORD

Dans la frayeur qui trouble ſon cerveau,
De fiers géans un eſcadron nouveau ;
Mais toutefois avec la différence
Que Dom-Quichote eût préſenté la lance,
Piqué des deux, couru les aſſaillir,
Et que BONBEC ſe diſpoſoit à fuir,
Peu curieuſe avec eux d'en découdre.
Heureuſement ce nuage de poudre
N'annonçoit pas tout-à-fait des géans,
Mais des Dindons, qu'un garçon de dix ans,
La verge en main, dans les champs menoit paître.
BONBEC, n'ayant l'honneur de les connoître,
(D'où voudroit-on qu'elle les eût connus ?)
A leurs maintiens gauches & ſaugrenus,
Les prit pour gens ſimples & ſans malice,
Et puis, d'après je ne ſçais quel indice,
Se figura que peut-être c'étoit
Un Régiment des Coqs qu'elle cherchoit.
Ce qu'on deſire eſt choſe décidée ;
Ainſi BONBEC, ſur cette fauſſe idée,
Au-devant d'eux s'avance ſans effroi,
Se rengorgeant, demandez-moi pourquoi.
LES Poulets d'Inde, entr'autres avantages,
Sont réputés de ſi ſots perſonnages,
Que l'on a fait, tant elle ſaute aux yeux,
De leur bêtiſe un proverbe en tous lieux : (6)

(6) On dit communément, être bête comme un dindon.

Peu faits, d'ailleurs, encore à nos coutumes,
Ces Indiens, pour le beau ſexe en plumes,
Comme nos Coqs n'ont pas le ton galant.
POULETTE donc, de cet air nonchalant,
Approchoit d'eux, quand chaque Poulet d'Inde,
La crête en feu, ſur ſes ergots ſe guinde,
Et l'environne en marchant de biais, (7)
Puis quelque temps, d'un air aſſez niais,
La conſidère; après quoi ces mauſſades
A coups de becs lui font mille incartades.
PUISSENT, ô Ciel! ces fiers Dindons un jour,
Par des Cochets dans une baſſe-cour,
Être honnis avec tant d'amertume,
Que leur tirant juſqu'à la moindre plume,
On les rechaſſe en leur pays natal,
Pour les punir d'un tour auſſi brutal!
BIENTÔT, hélas! la Poulette à ma Tante,
De toutes parts déplumée & ſanglante,
A leur accueil connoît le quiproquo,
Qu'ils n'étoient gens chantans Coquerico,
Et qu'il falloit fuir de toute ſa force;
Auſſi fit-elle: une fâcheuſe entorſe
Que ſe donna la petite en chemin,
Penſa la rendre encor d'un chien-gredin
La triſte proie; heureuſement Poulette
Se trouvoit lors près d'une maiſonnette;

(7) Telle eſt leur allure.

Par la chattière, en haletant, CAQUET
Échappa vîte à la dent du roquet,
Comme un voleur que la Maréchauſſée
Pourſuit de près ; & fut, tête baiſſée,
Sans regarder, ſe tapir ſous un four.
CONVENONS-EN, voici pour un ſeul jour,
Pour qui n'a vû le monde qu'en peinture,
Des incidens d'aſſez mauvais augure.
Mais, dira-t-on, les Romans ſont remplis
De pareils faits : une jeune Philis,
A qui l'amour a tourné la cervelle,
Par un amant, au moins auſſi fou qu'elle,
Se fait en poſte enlever un matin
Hors du Couvent ; ſurviennent en chemin
Des cavaliers, ou des voleurs, n'importe,
L'épée au poing, tuant tout, on l'emporte
Au fond d'un bois, & puis... *& cætera.*
EH, qui l'ignore ? Oui, ſans doute on lira
Dans cent Romans pareilles aventures ;
Mais ce ſeront des fables toutes pures,
Au lieu qu'ici l'on vous donne des faits,
Qu'on garantit vrais, s'il en fut jamais.
DE la chaumine, où la Poule à ma Tante
Vint ſe ſauver, l'hôteſſe étoit abſente,
Et, qui plus eſt, toute ſa ſuite auſſi ;
Qu'on n'aille pas être la dupe ici
De tout ce monde, à parler ſans emphaſe,
Mère Michelle étoit de cette cage

Patrone unique, & ſans bêtes ni gens.
BONBEC ſentit, ayant repris ſes ſens,
Que ſon jabot crioit vraiment famine ;
Quittant ſa cache alors, par la cuiſine
Elle ſe traîne en rodant, pour chercher
Par-ci par-là quelque choſe à mâcher.
CHEZ les petits on trouve, au bout du compte,
Une reſſource & plus sûre & plus prompte :
Grands de la terre ! au pauvre malheureux
Que ſervent, las ! vos apprêts ſomptueux ?
Sur vos parquets bien cirés, ma Poulette
N'eût point trouvé ſeulement une miette ;
Un ventre à jeun, ſous un lambris doré,
Eſt fort ſouvent aſſez mal reſtauré ;
Sur le plancher de la mère Michelle,
Sous le grabat, la huche, l'eſcabelle,
On trouve à vivre ; enfin, dans ce taudis,
CAQUET-BONBEC fit un repas exquis.

CHANT QUATRIEME.

Neſcia mens hominum fati ſortiſque futuræ.
(Virgil.)

LEs deux tonneaux d'où Jupiter nous verſe (1)
Le bien, le mal, quoique toujours en perce,
Ne coulent pas tous les deux à la fois;
Et quand ce Dieu, par vengeance ou par choix,
Nous a tiré quelque peu de piquette,
Il faut la boire, & de l'autre feuillette
Bientôt après il nous donne du bon :
Ou, pour parler en plus commun jargon,
Toute ſa vie un pauvre miſérable
Ne trouve pas à ſa porte le diable.
CAQUET-BONBEC n'avoit pas eu d'abord
A ſe louer infiniment du ſort.
On me dira; c'étoit ſa faute au reſte,
Pourquoi courir?... C'eſt vrai, qui le conteſte?

(1) La Fable dit que Jupiter a près de lui deux tonneaux, l'un rempli de biens & l'autre de maux; je ne ſçais lequel eſt de plus grande jauge.

Mais depuis quand le ſort, pour le guignon,
S'informe-t-il ſi l'on a tort ou non ? (2)
Quoi qu'il en ſoit, la fortune inconſtante
Donna répit à la Poule à ma Tante.
Mère Michelle, en revenant le ſoir
De ſon travail, fort ſurpriſe de voir
Notre Bonbec dormant dans ſa chaumine,
Penſa d'abord que de chez ſa voiſine
Cette Poulette égarée un peu tard,
Étoit chez elle entrée à tout hazard,
Et la laiſſa, la tête ſous ſon aîle,
Faire dodo ; car la mère Michelle,
Quoiqu'aſſez pauvre & vieille, étoit, dit-on,
Le meilleur cœur de femme du canton.
Le lendemain la mère prend Poulotte
Sur ſes genoux, la baiſe, la dorlotte,
Et lui demande enfin pourquoi, comment
Elle eſt venue ? Un ſi doux traitement,
De la petite ayant calmé le trouble,
Elle lui rend ſes careſſes au double ;
Mais ſur le fait dont étoit queſtion
On s'attend bien à la reſtriction :
Quand une hiſtoire eſt un peu graveleuſe,
Dans ſon narré toute fille eſt menteuſe.

(2) Il ne fait guères plus d'informations pour diſtribuer ſes faveurs.

MAMAN, lui dit BONBEC d'un ton calin,
Si vous ſçaviez, j'ai bien eu du chagrin ;
J'ai quelque part une Bonne qui m'aime
D'un amour tendre, & que j'aime de même.
Hier matin j'eus la démangeaiſon
De m'écarter un peu de ſa maiſon ;
C'étoit, je crois, la première ſortie
Que j'euſſe faite encore de ma vie ;
J'étois au plus à cent pas du logis,
Lorſqu'un quidam, ſuivi d'un chien, s'eſt mis,
Comme un brutal, à me pourſuivre, enſorte
Que me coupant le chemin de la porte,
Il m'a fallu fuir d'un autre côté ;
C'eſt un miracle inſigne, en vérité,
Que j'aye enfin gagné votre demeure ;
Mais j'ai couru pendant au moins une heure
A travers champ, ma chère Bonne ainſi
Doit demeurer bien loin, bien loin d'ici. (3)
LORSQUE BONBEC eut dit, mère Michelle
Lui repliqua : Conſole-toi, ma belle,
Près du hameau nous avons un Devin
Qui lit par cœur au Livre du Deſtin ;
Nous l'irons voir, ſans te faire connoître,
Point ne voudroit devinailler peut-être

(3) Elle avoit peur qu'on ne voulût la remener chez ſa Bonne.

Pour une Poule, il en ſeroit honteux ;
Je feindrai donc avec lui que je veux
Le conſulter ſur le ſort d'une nièce.
Or ce Devin, rare dans ſon eſpèce,
En étoit un de ceux que les Anciens
Avoient nommés Alectryomantiens ; (4)
Gens fins, paſſans pour faire des miracles :
Ils ont coutume en rendant leurs oracles,
De ſe ſervir de Coqs, & c'eſt, dit-on,
De-là qu'en Grec eſt dérivé leur nom.
D'abord ces Coqs doivent être très-vierges,
Puis dans un coin, au milieu de trois cierges,
Eſt élevé ſur des pieds en ſautoir
Comme un autel, rond, plat, de marbre noir,
Au bord duquel, dans deux circonférences,
Sont évuidés, à d'égales diſtances,
Vingt-quatre creux, ayant chacun devant
De l'Alphabet une lettre d'argent.
Quand au Sorcier arrive une pratique,
Il prend d'abord ſa baguette magique,
Roule les yeux, & trace ſans compas
Un cercle en l'air, prononce à demi-bas

---

(4) *Alectryomantiens* ou *Alectoromantiens*. Ce mot, formé du Grec, ſignifie des gens qui devinent par le moyen d'un Coq ; toute la deſcription que l'on fait ici de leurs pratiques, eſt exactement vraie.

Cinq ou ſix mots inconnus & qu'il forge ;
Dans chaque caſe il dépoſe un grain d'orge,
Choiſit un Coq à jeun, le met debout
Sur cet autel, bien au centre ſur-tout.
Ce Coq bientôt, quoiqu'un Sophiſte en diſe, (5)
Du centre aux grains dont l'odeur l'électriſe,
Marche au hazard, en croque deux ou trois,
Ou plus ou moins ; de ceux dont il fait choix
Le Sorcier ſuit les lettres ſans rien dire,
Et puis, feignant que quelque Dieu l'inſpire,
D'après cela débite hardiment
Une réponſe ; on paye graſſement,
Et l'on s'en va très-inſtruit : dans la ſuite
S'il eſt trouvé menteur, il en eſt quitte
Pour dire aux gens qu'ils ne l'ont pas compris.
NOTRE Devin, grand, ſec, à cheveux gris,
Avoit l'honneur, diſoit-on, de deſcendre,
Du côté gauche, il eſt vrai, de CASSANDRE ; (6)

---

(5) Ce Sophiſte eſt Buridan, Docteur & Recteur de l'Univerſité dans le 14ᵉ ſiècle, qui ſoutenoit qu'un âne poſé juſte au milieu de deux picotins d'avoine, également pleins, & agiſſant avec une égale force ſur ſes organes, ſe laiſſeroit mourir de faim, ne pouvant jamais ſe déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre : or dans l'exemple préſent tous les rayons ſont égaux.

(6) *Caſſandre*, fille de Priam, à qui Apollon accorda l'eſprit de prophétie ; mais comme elle

CALEMBREDAIN étoit ſon nom, le ſort (7)
Sembloit toujours être avec lui d'accord ;
Il ne s'étoit, aſſure la chronique,
Jamais trompé, hors une fois unique,
Qu'un jeune gars, croyant beaucoup valoir,
Vint tout exprès le trouver pour ſçavoir
Quel rang un jour il auroit dans le monde.
Le Coq poſé lors ſur la table ronde,
Prit ſans choiſir quatre grains qu'il croqua,
Dont le Devin les lettres remarqua ;
Elles formoient le mot FRIP, mot barbare,
Et propre à faire enrager un ignare ;
Le grand Docteur, Maître Calembredain,
D'après ce mot, au jeune homme ſoudain,
Dit qu'il ſeroit FRIPIER ; mais notre drôle
Se ſentant né pour faire un autre rôle,
Et d'un métier ſi vil ayant horreur,
Prit une Étude, & ſe fit Procureur :
Donc, pour n'avoir trouvé FRIP analogue
Qu'au mot FRIPIER, cet habile Aſtrologue
Pour cette fois prit à gauche ; en tout cas,
Quel eſt celui qui ne ſe trompe pas ?
Mais renouons le fil de notre hiſtoire
Qu'a trop rompu ce récit acceſſoire.

---

ne voulut pas conſentir à ſes deſirs, il fit enſorte qu'on n'ajoûteroit jamais foi à ſes prédictions.

(7) *Calembredain ;* c'eſt d'après ſon nom que l'on a appellé calembredaines des contes en l'air.

Mère Michelle ayant mis ſur le champ
Son beau corſet, ſon cotillon tout blanc,
Ses ſouliers neufs brodés ſur les courroies,
Dans un panier couvert à claires voies (8),
Coucha Bonbec doucement ſur du foin,
Et ſur le bras la portant avec ſoin,
S'en fut trouver le Sorcier dans ſon antre.
Mais, quel prodige ! A peine Michelle entre,
Que l'on entend éclater dans les airs
Coquerico de vingt goſiers divers.

Qu'on vienne encor traiter de ridicules
Les partiſans zélés des corpuſcules ; (9)
Ceux de Bonbec, par émanation,
Des Coqs voiſins cauſoient l'émotion.

A ce grand bruit, le Sorcier en colère
Vint en criant : Au diable ſoit la mère ;
Es-tu donc folle ? Eh ta Poule, morbleu,
Va mettre ici tous mes Cochets en feu...

Que votre Alteſſe excuſe cette offenſe,
J'en ignorois, Seigneur, la conſéquence ;
Mais j'aurai ſoin, dit Michelle, en ce cas
Que du panier elle ne ſorte pas ;

---

(8) Les cliſſes de ſon panier étoient fort écartées, comme on le verra dans la ſuite.

(9) On appelle corpuſcules, des atômes ou petites parties qui s'exhalent des corps, & qui s'accrochent ou s'attachent à d'autres petites parties d'autres corps qui ſont ſympathiques.

Ne craignez rien de l'entrevue au reſte,
Car ſi vos Coqs ſont chaſtes, je proteſte
Que ma Poulette au moins l'eſt tout autant.
C'ÉTOIT jurer un peu légèrement;
A peine aurois-je oſé répondre d'elle
Pour la minute où la mère Michelle
Deſſous le bras l'avoit dans un panier,
Sur-tout encor vis-à-vis d'un Sorcier.
CALEMBREDAIN dit donc lors à la mère :
Qu'exigez-vous de notre miniſtère ?
JE viens, hélas ! reprit-elle, Seigneur,
Pour vous prier, en tout bien, tout honneur,
De mettre en jeu votre ſorcellerie;
Et de me dire, au moins ſans tricherie,
Quel eſt le ſort d'une nièce que j'ai :
Depuis un mois du logis, ſans congé,
Elle eſt partie un matin preſque nue,
Et je ne ſçais ce qu'elle eſt devenue;
Or de votre art en tous lieux il eſt bruit,
Par grace donc, apprenez-moi quel fruit
De ſon voyage apportera ma nièce,
En vous donnant, bien entendu, la pièce.
DANS un inſtant, reprit Calembredain,
Nous vous aurons débrouillé ſon deſtin.
MAIS je n'ai point tantôt dit, quand j'y penſe,
Que tout le tour du Salon d'audience
Étoit garni d'eſpèces de guichets
Où le Sorcier renfermoit ſes Cochets.

A peine donc la mère avec Poulette
Parurent là, que dans chaque épinette
Meſſieurs les Coqs à travers les barreaux
Mirent le nez, en faiſant de tels ſauts
Que l'on eût dit que du diable Aſmodée
Toute la troupe étoit lors poſſédée :
De ſon côté la petite BONBEC
Geſticuloit auſſi des pieds, du bec,
Dans ſon panier, par l'entre-deux des cliſſes
Obſervant tout ; comme dans les couliſſes,
Marton, pour voir quelqu'objet de détail,
Lorgne à travers des bâtons d'éventail.

MAIS, las ! ce fut vraiment bien autre choſe ;
Quand tout fut prêt ; & que le VIRTUOSE (10)
Mit ſur la table, au centre à découvert,
Un jeune Coq, au maintien noble & fier ;
La fine crête à campane vermeille
D'un air galant flottoit ſur ſon oreille ;
Elle ſembloit un caſque, & ſes ergots
Des éperons ; ce Cochet en deux mots,
Dans cet état, avoit tout l'air du monde
D'un Chevalier, dit de la Table ronde : (11)

---

(10) *Virtuoſe*, homme à talens.

(11) Tout le monde connoît l'ancien Ordre des Chevaliers de la Table ronde.

Son nom étoit NÉOCRITE ; on ſent bien (12)
Que chaque Coq avoit auſſi le ſien ;
Car, ſans cela, quoique Sorcier, leur maître
Sans doute eût eu peine à les reconnoître.
LE gaillard donc, qu'un coup d'œil de CAQUET
Dès ſon entrée avoit rendu coquet,
Auparavant que de viſiter l'orge,
En ſon honneur entonne à pleine gorge,
D'une voix mâle, un long COQUERICO,
Auquel on fait de toute part écho ;
Enſuite il prend deux grains par complaiſance.
LE Devin lit OA. Ciel ! quelle chance, (13)
S'écria-t-il avec un ſaint tranſport !
Oui, je ne vois dans le Livre du Sort
Que du profit pour la petite nièce,
Et pour la Tante auſſi qu'elle intéreſſe :
Le mot OA, déſigne que l'enfant
Retournera pleine d'OR & d'ARGENT.
SOIT, grand merci, j'en ai bien de la joie,
Répond la mère, en offrant ſa monnoie ;
Puis au Sorcier faiſant ſalamalec,
Regagne l'huis en remportant BONBEC,
Dont un coup d'œil filé vers NÉOCRITE,
Semble lui dire, à regret je te quitte.

---

(12) *Néocrite*, mot formé du Grec, qui veut dire un jeune Magiſtrat.

(13) OA, ce mot eſt le pluriel d'un mot Grec ; mais je n'en ſçais pas davantage.

Mère Michelle, au logis de retour,
Prend la Poulette, & dit : Eh bien, Mamour,
De cet oracle entends-tu la fineſſe ?
S'il s'agiſſoit tout de bon de ma nièce,
Ce mot OA pourroit bien annoncer
L'or & l'argent qu'elle doit amaſſer ;
Mais, par rapport à toi, le ſort, Mignonne,
Rencontre mal ; pourtant de la perſonne,
Pour qui l'on fait la conſultation,
Dans ſa réponſe il ſuit l'intention ;
Ainſi vraiment je n'y puis rien connoître.

Oui, dit Bonbec, il ſe peut fort bien être
Qu'à mon ſujet le ſort mente aujourd'hui ;
D'ailleurs le Coq qui répondoit pour lui,
Peut bien auſſi de l'erreur être cauſe,
Il paroiſſoit occupé d'autre choſe :
Mais, après tout, il en arrivera,
Bonne Maman, ce que le ſort voudra.

Souvent un mot a, comme dit ma Tante,
Bien d'autres ſens que celui qu'il préſente.

CHANT CINQUIEME.

Vulnus alit venis, & cæco carpitur igni. (Virgil.)

GENS pleins d'eſprit, & pour qui mon reſpect
N'eſt point d'envie aſſurément ſuſpect ;
Ont à peu près fait de notre atmoſphère
Le magaſin d'un riche apothicaire :
De cet eſpace, auquel un arpenteur
Donne environ ſept milles de hauteur,
Ils ont rempli de drogues tous les vuides,
Comme de ſels, tant alkalis qu'acides,
De nitre pur, d'huile, de ſouffre en fleurs,
Sans compter l'air, l'eau, le feu, les couleurs,
Et la matière appellée électrique ;
Et l'autre encor qu'on nomme magnétique :
Que ſçais-je enfin ? Que n'y trouve-t-on point ?
On n'en voit rien ; n'importe : le grand point
N'eſt pas toujours de découvrir la cauſe,
Mais les effets ; le reſte on le ſuppoſe.
OR ces ſçavans, dans la partition,
Ont oublié de faire mention,

A mon avis, de certaine matière,
De même date au moins que la lumière;
C'eſt celle qui, par un charme ſecret,
A la portée environ du mouſquet, (1)
Plus promptement que je ne ſçaurois dire,
En droite ligne, & l'un vers l'autre attire
Deux jeunes cœurs de ſexe différent.
Juſqu'aujourd'hui, d'après plus d'un garant,
Je la nommois un jet de corpuſcules;
Depuis, ce mot m'a donné des ſcrupules,
Il ſent un peu la tranſpiration;
Je pencherois plus pour l'attraction; (2)
Mais il lui faut un nom tout neuf en ique,
Nommons-la donc la matière érotique. (3)

De Néocrite & de Caquet-Bonbec

Les cœurs flottoient, lors du premier aſpect,
Tout droit ſans doute, & chacun, vent arrière,
Dans un courant de ladite matière;
Puiſque, pour s'être à peine un inſtant vûs
Sans ſe parler, ces deux pauvres reclus
Conçurent lors, ſans y ſçavoir fineſſe,
Et l'un pour l'autre une égale tendreſſe.

---

(1) Peut-être me trompai-je ſur les diſtances.

(2) *Attraction.* Syſtême de Newton; ce mot vient d'*attirer.*

(3) Le mot *érotique* eſt formé d'un mot Grec, qui veut dire *amour.* Les Médecins connoiſſent la fièvre érotique.

Tous deux étoient dans l'âge où l'on eſt fou ;
Où les cœurs ſont d'étoupe & d'amadou ; (4)
Mais de l'amour ces deux tendres victimes,
Quoique très près de cœur & très intimes,
De domicile étoient un peu plus loin ;
Des deux côtés on gardoit avec ſoin
Et Néocrite & la Poule à ma Tante.
Mère Michelle étoit aſſez contente
De voir ainſi ſon ménage augmenté,
Et comptoit bien de l'hoſpitalité
Tirer ſes frais au moins ſur la jeuneſſe
Et les profits de ſa petite hôteſſe.
Combien j'ai vû de ces mères, hélas !
N'ayant pas plus de rentes que d'appas,
Faire en deux jours des fortunes complettes,
En élevant de ces jeunes Poulettes
Par un motif d'amour pour le prochain !
A ſon retour de chez Calembredain,
La Bonbec fit, *à parte*, bien des gloſes
Sur la nature & le rapport des choſes
Qu'elle venoit & d'entendre & de voir.
Point ne mourrai, dit-elle, ſans ſçavoir
Comment eſt fait un Coq ; car ſa figure
M'eſt ſi préſente encor, que je ſuis sûre

(4) Cet âge-là ne ſe peut fixer au juſte, & dépend un peu du tempérament.

Que je peindrois celle du jeune Clerc
De ce Sorcier : il a vraiment bon air,
Le maintien noble, & l'abord acceſſible ;
Je trouve auſſi de près bien moins horrible
Ce ſon de voix qui de loin m'effrayoit ;
Il m'a ſemblé même qu'il graſſéyoit :
Oh ! l'on ſe fait à ſon chant, à ſa mine,
Je ne vois pas pourquoi la DISCOLINE
M'a peint les Coqs ſi fiers & ſi hautains ;
Contre eux ſans doute elle avoit quelques grains
De jalouſie étant vieille ; à mon âge
Elle eût tenu, je crois, autre langage.
OH ! pour le coup Poulette avoit raiſon ;
Critique humeur dans l'arrière-ſaiſon,
N'eſt pas toujours fruit de l'expérience.
CAQUET-BONBEC toutefois, comme on penſe,
N'étoit pas trop tranquille ſur ſon ſort ;
Ce mot OA l'inquiétoit très-fort,
Y ſoupçonnant d'autant plus de myſtères,
Que dans le fond elle ne comptoit guères
Que le Devin l'eût bien interprété ;
Le ton railleur qu'elle avoit affecté
Sur cet oracle avec mère Michelle,
Se changeoit lors en une peur réelle,
Qui, jointe encor à ſon naiſſant amour,
Ne lui laiſſoit repos ni nuit ni jour.
LA vieille mère, en obſervant Poulette,
Connut bientôt qu'elle étoit inquiette ;

La prenant donc ſur elle avec douceur,
Elle lui dit : Je vois, mon petit cœur,
Que tu n'es plus ſi gaie, & je ſoupçonne
Que cela vient d'ennui ; mais, ma Mignonne,
Ne pleure pas, car, ou je ne pourrai,
Ou bien dans peu, va, j'y remédierai ;
Je ſens fort bien qu'il eſt triſte, ſans doute,
D'être toujours ſeule ; ainſi, quoi qu'il coûte,
Je veux t'avoir quelque bon compagnon,
Un petit Coq, joli, gentil, mignon,
Comme toi leſte, à peu près de ton âge ;
Tous deux ici vous vivrez en ménage ;
Oh ! tu verras, c'eſt un plaiſir charmant.
Fi donc ! reprit Poulette bruſquement ;
Y penſez-vous ? . . . J'aurois cette baſſeſſe ! . . .
Ma Bonne m'a, dès ma tendre jeuneſſe,
Trop bien inſtruite à garder mon honneur :
Moi ! voir un Coq ! . . un traître... un ſuborneur ! . .
Vas, dit Michelle, en riant, ma Poulotte,
Tu n'es encor qu'une petite ſotte,
Et tu te fais des phantômes de rien ;
Le beau bijou que ton honneur ! Eh bien,
En ſeras-tu pour cela moins honnête ?
Et verra-t-on en écrit ſur ta crête,
Que tu vécus en commerce ſecret
Avec un Coq galant, jeune & diſcret ?
Car j'aurai ſoin qu'il ſoit de cette eſpèce.
Oh ! mais, de moi ma Bonne eſt la maîtreſſe,

Reprit BONBEC ; ſans ſa permiſſion
Je ne puis faire une telle action.
CELA veut dire, en vers ainſi qu'en proſe,
Que le marché ne tient plus à grand'choſe ;
Fille réduite à ne plus oppoſer
Que ce moyen, eſt prête à tout oſer.
AH ! repliqua la mère inſidieuſe,
Cette remarque eſt fort judicieuſe ;
Oui, de ta Bonne il faut avoir un peu
Sur tout cela, comme tu dis, l'aveu,
Vû les bons ſoins qu'elle eut de ton enfance ;
Mais elle t'aime encor, malgré l'abſence,
Et ne voulant que ton bien, c'eſt certain
Qu'elle ne peut qu'approuver ce deſſein ;
En ſuivant donc le plan que je projette,
C'eſt prévenir ſes vœux pour ſa Poulette :
Ainſi, mon cœur, repoſe-toi ſur moi,
Faiſons toujours notre affaire ; après quoi
J'irai trouver ta Bonne, & l'en inſtruire :
La pauvre femme, au lieu d'y contredire,
Des deux côtés m'embraſſera vraiment,
Et pleurera de joie en l'apprenant.
J'AI ſouvent vû que ce ſubtil ſophiſme,
Quoique fondé ſur le Probabiliſme, (5)

(5) *Probabiliſme ;* c'eſt-à-dire, de deux opinions probables, on doit ſuivre celle qui nous le paroît davantage.

Avoit perdu des Poules, valant bien
Notre BONBEC ; mais je n'en dirai rien.
ELLE étoit jeune, & n'étoit pas munie
D'expérience autant que de génie ;
Et puis ſon cœur n'étoit pas tout d'acier,
Certain penchant pour le Coq du Sorcier
Le prouvoit trop ; mais ce maudit oracle
A ſes deſirs portoit ſans ceſſe obſtacle.
DE ſon côté, que croit-on que faiſoit
Lors NÉOCRITE ? Hélas ! il ſe mouroit ;
Le pauvre enfant, auſſi ſec qu'une enclume,
D'amour grilloit tout vif deſſous ſa plume ;
Il en perdit le boire & le manger.
CALEMBREDAIN crut, le voyant changer,
Qu'il s'ennuyoit d'être toujours en cage ;
Et, lui faiſant jurer d'être bien ſage,
Dans ſon jardin le mit pour prendre l'air ;
En quoi pourtant il fit un pas de Clerc,
Faute d'avoir conſulté ſa tablette.
NOTRE Cochet, hors de ſon épinette,
Ne s'occupa, ſans doute, nuit & jour
Que des moyens d'aller faire ſa cour
A ſa Poulette ; à la fin NÉOCRITE
Un beau matin vous gagne la guérite,
Et bat aux champs ; il n'importe par où ;
L'oiſeau captif ſçait bien d'un petit trou
En faire un grand pour ſortir de ſa cage.
NOTRE amoureux, étourdi comme un Page,

S'en fut trottant par des lieux détournés,
En regardant les Poules ſous le nez,
Celles du moins qui de ſa douce amie
Avoient un peu la phyſionomie ;
Car bien qu'hélas ! il n'eut vû ſon minois
Que par les trous d'un panier, toutefois
D'un jeune amant la vue eſt ſi ſubtile,
Qu'il eût connu ſa Poulette entre mille ;
Puis ce panier étoit ſi fort à jour,
Qu'on eût paſſé le poingt tout à l'entour.
Or noterez que ce beau Néocrite,
Comme un Marquis bouffi de ſon mérite,
Tous les vingt pas chantoit Coquerico ;
Poule entendant un peu le numéro,
Sçait tout d'abord ce que cela veut dire. (6)
L'Amour s'étoit chargé de le conduire,
Et le mena ſi bien, que ſur le ſoir
Notre galant chanta, ſans le ſçavoir,
Près de la caſe où ſa chère Poulette,
Depuis du temps vivoit dans la retraite.
Ce ſon de voix remuant les reſſorts
Du petit cœur de Bonbec, à mi-corps
Par la chattière elle avance, & ſe montre.
Cochet la voit, accourt à ſa rencontre,
Entre ſoudain ; aux genoux de Bonbec
Se précipite, & prend avec reſpect

(6) Pour moi je ne fais que m'en douter.

Un doux baiſer ſur ſa petite patte.
Enfin, dit-il, ſi l'amour ne me flatte,
Je vous revois, cher objet de mes vœux.
[Mère Michelle, heureuſement pour eux,
Étoit pour lors abſente.] Quand Poulotte
Vit à ſes pieds ce Coq, la pauvre ſotte
Trembla d'abord ; puis dans une vapeur
De cet inſtinct que nous nommons pudeur,
Elle lui dit : Vous prenez pour une autre
CAQUET-BONBEC ; quelle audace eſt la vôtre
D'oſer entrer où je ſuis tout de go !
Apprenez donc, Monſieur COQUERICO,
Que l'on n'eſt point une de ces Poulettes
A qui l'on vienne ainſi conter fleurettes.
PRENEZ-VOUS-EN, dit Cochet, à l'Amour,
Belle BONBEC ; dans ce bienheureux jour
Où je vous vis chez le Devin mon maître,
Vos doux appas dans mon cœur firent naître
Un certain feu qui me brûle tout vif ;
DE NÉOCRITE excuſez le motif,
Il eſt honnête ; & ſans mentir, ma Reine,
En fait d'amour vous aurez mon étrenne. (7)
S'IL eſt ainſi, dit la jeune CAQUET,
Que vous vouliez être ſage & diſcret,

(7) J'ai connu des Poules peu curieuſes de ces ſortes d'étrennes.

Je pourrai bien, de l'aveu de ma Bonne,
N'étant pas libre encor de ma perſonne,
A NÉOCRITE un jour avoir l'honneur
De préſenter & ma patte & mon cœur.
QUE ces amours, me dira-t-on, ſont drôles !
Ces deux amans font là de plaiſans rôles.
Mais voudroient-ils, ces cenſeurs ſcrupuleux,
Que des Poulets fiſſent l'amour comme eux ?
Ont-ils appris ces tendres balivernes
Qu'on lit par-tout dans les Romans modernes ?
Nos galans donc en étoient reſtés là ;
Quand par malheur un voiſin appella
Mère Michelle : Ah, Ciel ! dit la petite,
Sortez d'ici, fuyez, cher NÉOCRITE ;
Voici la mère à deux pas, je l'entends,
Je tremblerois qu'elle vous vît céans,
J'ai des raiſons trop longues à déduire,
Demain, mon cher, je pourrai vous les dire ;
Dès le matin ici venez me voir,
Nous ſerons ſeuls ; adieu, partez, bon ſoir.
COCHET ſortit, la mère entra, Pouletto
Bâilla d'ennui d'avoir été ſeulette.

CHANT SIXIEME.

Principium dulce eſt, ſed finis amoris amarus.
(Ovid.)

LEs habitans de l'Olympe autrefois
Dans ce bas monde avoient tous des emplois ;
Le bon Jupin ne pouvoit pas tout faire,
Et puis, d'ailleurs, il étoit néceſſaire
De les tirer de leur oiſiveté ;
On ne ſçauroit toute une éternité
Manger & boire, ou courtiſer des belles :
Je ne dis rien des Déités femelles
Qui fort ſouvent faiſoient plus d'un métier ;
Je parle ici des Dieux au grand collier,
Et crois devoir les taxer d'injuſtice
D'avoir chargé Cupidon de l'office
Que l'on lui voit exercer ici-bas.
Ce pauvre enfant pas plus haut que mon bras,
A plus d'ouvrage à lui ſeul, ce me ſemble,
Dans l'univers que tous les Dieux enſemble :
Ne faut-il pas qu'il en faſſe le tour,
Même en tout ſens, la nuit comme le jour ?

Il a, dit-on, deux aîles pour s'ébattre...
Eh bien après, quand il en auroit quatre...
Mercure auſſi lui ſert d'aide-de-camp
Quand il le veut... Oui, mais c'eſt en payant.
Enfin, ce Dieu, n'eſt-ce pas une honte ?
Pour une fois qu'il voulut pour ſon compte
Faire ſa cour à l'aimable Pſyché, (1)
Ne put la voir qu'après s'être caché :
C'étoit bien pis autrefois que l'uſage
Vouloit qu'Amour fît chaque mariage ;
Mais à préſent il ne s'en mêle plus,
Il a cédé ce droit au Dieu Plutus. (2)
Quoiqu'il en ſoit, par extraordinaire,
Il voulut bien ſe mêler de l'affaire
De Néocrite & de Caquet-Bonbec ;
Après avoir au galant fait le bec,
Et mis un peu d'ordre dans ſa toilette,
Il le mena tout droit chez ſa Poulette
A l'heure dite, & même un peu devant ;
En cas pareil, la montre d'un amant
Doit avancer de plus d'une minute :
Le jeune Coq entra de haute lute,

(1) *Pſyché*, jeune & belle Princeſſe qui fut aimée de Cupidon.

(2) *Plutus*, Dieu des richeſſes, patron des Financiers.

On l'attendoit ; après quelques propos,
Tels qu'ils le ſont d'ordinaire, aſſez ſots,
Ainſi parla la Poulette à ma Tante.
CHER NÉOCRITE, avant que je conſente
A vos deſirs, je mets, écoutez bien,
Dans mon marché deux clauſes, ſans quoi rien.
Primo, je veux, comme l'honneur l'ordonne,
Avoir ſur-tout l'agrément de ma Bonne ;
Secondement, je veux avoir auſſi
Sur mon deſtin l'eſprit bien éclairci.
Que plût au Ciel jamais par votre gorge
N'euſſent paſſés ces deux maudits grains d'orge,
Qui firent prendre, avec peu de rapport,
Le mot OA pour la clef de mon ſort !
Vous ſouvient-il du ſens que votre Maître
Sçut lui donner ? Mais vous crûtes peut-être
Que je n'entrois pour rien dans tout cela ;
Détrompez-vous, la mère ne parla
Qu'à mon ſujet ſous le nom d'une nièce.
A ce métier j'entends très-peu fineſſe,
Reprit le Coq ; mais que j'en ſuis piqué !
Quel joli ſort, je vous euſſe croqué,
Si j'euſſe cru lors décider du vôtre !
CALEMBREDAIN, au reſte, comme un autre,
Sur un tel mot Latin, Arabe, ou Grec,
Peut ſe tromper très-bien, belle BONBEC ;
Je n'en tiendrai nul compte à votre place ;
Si cependant trop fort il vous tracaſſe,

On peut encor vous ôter ce ſouci :
J'ai certain oncle à deux milles d'ici,
Vieux Coq habile, & qui fut Majordome (3)
Pendant dix ans d'un Salien à Rome ; (4)
Il vit tout ſeul du grain que lui laiſſa
Son défunt Maître avant qu'il trépaſſa ;
Si vous voulez partir ſous ma conduite,
Nous l'irons voir ; & de-là tout de ſuite,
Dès qu'il aura tiré l'oracle au net,
Nous reviendrons préſenter un placet
A votre Bonne, afin qu'elle conſente...
Oui-dà, reprit la Poulette à ma Tante,
L'arrangement eſt aſſez de mon goût ;
Pourtant je crois qu'à mon âge ſur-tout,
Il ne ſied pas qu'une Poulette honnête
Avec un Coq coure ainſi tête à tête.
Que craignez-vous, adorable Bonbec,
Dit Néocrite ? Ah ! pour vous mon reſpect
Eſt un garant bien sûr ; je vous proteſte
Que votre honneur ne riſque pas un zeſte ;
J'en aurai ſoin tout autant que du mien.
Honneur de Coqs, hélas ! ne tient à rien ;
Ne prêtez point, fillettes, ſur tel gage ;
Vous offrît-on encore pour ôtage

(3) *Majordome*, Intendant.
(4) Les Saliens étoient les Prêtres du Dieu Mars, auquel les Coqs ſont conſacrés.

Ce vieux reſpect qui garde les manteaux
Depuis le temps des MACÉS, des GOMBAUDS. (5)
Le vôtre, au fond, tient-il bien davantage,
Jeunes Beautés, dans ce ſiècle peu ſage;
Ce cher honneur, ce bijou précieux,
Et pour lequel jadis, ſautant aux yeux,
Vous vous armiez de pincettes, de tringles,
Las! ne tient plus ſouvent qu'à deux épingles. (6)
MAIS que m'importe à moi? Notre BONBEC,
Se fiant donc au prétendu reſpect,
Conſent à tout; puis ſans faire à Michelle
Le moindre adieu, décampe de chez elle,
Et ſur le champ part avec ſon Cochet;
Poule bientôt a trouſſé ſon paquet.
QUOIQUE ce fût ſa ſeconde ſortie,
BONBEC n'étoit tranquille qu'en partie;
Des maux paſſés le cruel ſouvenir
Fait redouter des riſques à venir.
Ah! diſoit-elle, il faut que je ſois folle
Aſſurément, d'oſer ſur la parole
D'un jeune Coq, courir je ne ſçais où,
Et toute ſeule avec lui le guildou:

---

(5) Les *Macés*, les *Gombauds*, étoient des amoureux du vieux temps; l'Avare de Molière avoit une tapiſſerie repréſentant leurs amours.

(6) C'eſt une façon de parler; j'en ai vû qui tenoient à plus de trente.

Oui, plus je ſonge à ce conſeil ſi ſage
De DISCOLINE, & plus de ce voyage
Je crains l'iſſue... Elle n'avoit pas tort;
Mais il falloit y réfléchir d'abord :
Que dis-je ? Bon, Poulette étoit Françoiſe;
Notre Cochet lui dit une fadaiſe,
BONBEC ſourit, plus ne fut queſtion,
Ni de remords, ni de réflexion.
LE couple alerte, & redreſſant la queue,
Avoit déja fait demi-quart de lieue
Fort ſagement; quand d'un air rodomont
Un Coq puiſſant ſe préſenta de front.
Par ſa fierté, ſa force & ſon courage,
Ce Seigneur-là paſſoit dans ſon village
Pour l'Alexandre & l'Achille des Coqs;
Dans vingt duels & dans autant de chocs,
On l'avoit vû remporter la victoire;
Il ſe nommoit AGÉNOR, & l'hiſtoire (7)
Fait mention que les Coqs d'alentour
N'avoient jamais que ſon reſte en amour.
CE Coq bretteur vers nos amans s'avance;
Lorgne BONBEC, lui fait la révérence,
Et regardant ſon jeune conducteur
Avec mépris, lui dit d'un ton railleur :
DEPUIS le temps, beau mignon de couchette,
Que tu conduis cette jeune Poulette,

(7) *Agénor*, mot Grec, qui veut dire un brave.

Tu

Tu dois avoir grand beſoin de repos ;
Va-t-en donc, pars, & me tourne le dos ;
Je veux ſervir d'eſcorte à la petite.
Qui, toi !... reprit fiérement Néocrite ;
Et pour qui donc me prends-tu ? Laiſſe-nous ;
Paſſe, crois-moi, ton chemin... Ah ! tout doux,
De bonne grace ici qu'on me la quitte ;
Je ne vaux rien pour le peu qu'on m'irrite,
Dit Agénor, en appliquant fort ſec
Un bon coup d'aîle à Cochet ſur le bec. (8)
De cette inſulte indigné, Néocrite
Sur Agénor ſoudain ſe précipite ;
Et l'on commence un duel furieux :
Le feu leur ſort des crêtes & des yeux,
Tous les ergots ſont tirés ; l'Angleterre (9)
Ne vit jamais entre Coqs telle guerre.
A ce combat tout l'Olympe attentif,
Déja prenoit un intérêt très-vif,
Et Mars ſur-tout, quand le Dieu de Cythère
Lui défendit, de par Vénus ſa mère,
De s'en mêler, ni de près ni de loin,
Voulant tout ſeul ſe charger de ce ſoin ;

(8) Entre hommes, cela s'appelleroit un ſoufflet.

(9) Les combats des Coqs ſont communs en Angleterre.

Et bien en prit au pauvre NÉOCRITE,
Dont l'ame étoit à moitié déconfite ;
Encouragé d'un ſouffle de l'Amour,
Sur ſon rival il s'élance à ſon tour,
Juſqu'à la garde, au flanc gauche, le perce
D'un coup d'ergot ; tombant à la renverſe,
AGÉNOR meurt, en jurant comme un chien.
MAIS par malheur la BONBEC n'en vit rien :
A la tournure, hélas ! de la bataille,
Jugeant bientôt ſon amant ſur la paille,
Poulette avoit pris le parti tout net
De ſe ſauver vîte, en criant au guet.
UN Coquetier qui, dans cette entrefaite,
Paſſoit par-là, conduiſant ſa charrette,
La voit, la prend, & la met promptement
Dans un panier tout vuide ; en ce moment
D'un air vainqueur accourant, NÉOCRITE
S'élance après ; le manant tout de ſuite
Le prend au corps malgré ſes coups de bec,
L'enferme en cage avec CAQUET-BONBEC,
Fouette ſa roſſe, & fort content ſans doute
De ce hazard, pourſuit gaiement ſa route.
LA plume ici me tombe de la main...
C'étoit donc là le dernier coup enfin
Que tu tramois dans ton ame intrigante
Contre l'honneur de la Poule à ma Tante,
Fripon d'Amour ! Avec toi l'on ne peut
Le garder donc ſi long-temps que l'on veut ?

Le voiturier, pour terminer l'hiſtoire,
A dit depuis, à qui l'a voulu croire,
Que par trois fois en route il remarqua
Que le panier de nos galans craqua ;
Que la Poulette, [ils n'avoient pas leurs aiſes,]
Fit de grands cris ; que, dans les parenthèſes,
Le Coq chanta... Mais cela ne dit rien, (10)
Et le tout vint, juſqu'à la ville, à bien.
L'homme aux Poulets arrangea ſur la paille
Dans le marché proprement ſa volaille,
Suivant l'eſpèce, attendant les chalands.
Ma Tante, hélas ! qui depuis ſi long-temps
Avoit pleuré la perte de ſa Poule,
Y vint alors, ſe mêla dans la foule ;
La bonne femme avoit préciſément
Toute la nuit rêvé d'accouchement,
De Coq, de Poule, & toutes ces idées
Dans ſa cervelle étoient fort mal ſoudées.
Ma Tante donc avance, & tout d'abord,
Ah ! qui pourroit exprimer ſon tranſport !
Voit dans un coin ſa trop chère Poulette,
La reconnoît, ſans marchander l'achette,
Et la rapporte au logis dans ſes bras :
De joie alors ne ſe poſſédant pas,

---

(10) Il faudroit avoir été Coq ou Poule, pour ſçavoir ce que cela ſignifie.

Ma Tante ſemble être hors d'elle-même ;
Sur ſes genoux, dans ſa tendreſſe extrême,
Elle la met, baiſe ſon petit bec,
En s'écriant, chère CAQUET-BONBEC,
Je te retrouve enfin, mon petit ange,
Conte-moi donc ton aventure étrange :
Dans ton Couvent on fit courir le bruit
Que quelque fouine, hélas ! pendant la nuit
T'avoit croquée ; à mon retour, Mignonne,
J'ai mille fois maudit la vieille Nonne.
CAQUET-BONBEC, à ce mot de Couvent,
Fit un ſoupir... Je ne ſçais rien ſouvent
Qui gêne plus qu'un excès de tendreſſe,
Sur-tout encor des Bonnes qui, ſans ceſſe,
Veulent ſçavoir juſqu'au moindre détail
De certains faits qui ne ſont de leur bail ;
Mais Dieu ſçait comme on leur en fait accroire.
CAQUET-BONBEC alloit de ſon hiſtoire
Faire un récit ajuſté de ſon mieux,
Quand tout à coup elle s'écrie... ô Dieux !...
Ahi... Je ſens une colique affreuſe...
Je n'en puis plus... la Bonne officieuſe
Lui fait chauffer bien vîte un peu de vin,
Puis doucement la frotte avec la main ;
Un ſecond cri derechef l'inquiette ;
Ma Tante alors croit ſentir ſous Poulette

Je ne ſçais quoi de rond comme un éteuf, (11)
Elle le tire, & trouve... ah Ciel!.. un œuf. (12)

---

(11) Un *éteuf* eſt une balle de paume.

(12) J'ai voulu objecter pour l'honneur de CAQUET-BONBEC, que les Poules faiſoient des œufs ſans avoir connu de Coq ; mais on m'a répondu qu'il falloit faire une diſtinction. Que mon objection étoit juſte à l'égard des Poules ordinaires ; mais qu'à l'égard de celles qui parloient, penſoient & raiſonnoient, elles ne pondoient jamais ſans avoir eu communication avec des Coqs de leur eſpèce.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 12, *ligne* 15,

Me fit-elle, ma Bonne ? En feriez-vous autant ?..

Liſez M'a-t-elle faite ? En feriez-vous autant ?..

Page 15, *ligne* 11,

EN cage, direz-vous, ou gare les accrocs :

Liſez EN cage donc, on gare les accrocs

Page 20, *première ligne de la Note* 3,

Dioſcoline, liſez *Diſcoline*.

LA POPULATION
ET
LA BEAUTÉ.

ODES.

A LONDRES,

Et ſe trouvent, A PARIS,

Chez CAILLEAU, rue S. Jacques, près les Mathurins, à S. André.

M. DCC. LXIV.

TAYLOR INST.
OXFORD

LA POPULATION.

ODE.

Je parcours ma Patrie & ſa vaſte étendue ;
De la ſtérilité dans ſon ſein deſcendue,
Tout me trace les maux ;
Sa force diminue, & ſa ſplendeur s'efface,
Près de quelques berceaux que le trépas menace,
J'apperçois cent tombeaux.

Dans ces temps où grondoient nos diſcordes civiles,
Dans ce ſiècle de deuil, nos Campagnes, nos Villes
Comptoient plus d'habitans.
Cette terre féconde, au milieu des ravages,
S'animoit ſous un Dieu, qui, malgré les orages,
En échauffoit les flancs.

LA France cependant alors moins affermie,
N'avoit pas étendu, ſur ſa force endormie,
L'empire de nos Rois.
Vous n'aviez pas encor fléchi ſous la victoire,
Vous, immenſes pays, que les mains de la Gloire
Ont ſoumis à nos loix.

LE luxe plus cruel que la guerre & la peſte,
N'avoit pas infecté de ſon ſouffle funeſte.
Les mœurs de nos ayeux.
Attachez à l'Hymen, jaloux de ſes délices,
Ils n'auroient pas oſé profaner par des vices
Le plus ſacré des nœuds.

D'UN divorce poli les adroites maximes
N'avoient pas étouffé, du plus affreux des crimes,
La honte & les remords.
Leurs plaiſirs s'uniſſoient à des vertus ſévères:
Par des enfans nombreux, fiers d'imiter leurs peres,
Ils comptoient leurs tréſors.

SITÔT que de l'amour les éloquentes flammes
Leur faiſoient éprouver le beſoin de leurs ames,
Par des tranſports nouveaux.
Ils couroient à l'autel conſacrer leur tendreſſe,
Et l'Hymen amoureux, aux yeux d'une maîtreſſe
Allumoit ſes flambeaux.

MAIS l'Hymen avili n'eſt qu'un Dieu mercenaire :
L'Epouſe la plus riche eſt celle qui doit plaire ;
L'or ſeul peut nous charmer.
De peres inhumains, maximes tyranniques !
Quoi ! vous oſez ſoumettre à des calculs iniques
Le doux plaiſir d'aimer !

QUELLE poſtérité ne doit-on pas attendre
De deux Epoux unis par le nœud le plus tendre
Du cœur & de l'eſprit ?
La plante qui s'élève en rameaux floriſſante,
Tient ſa fertilité de la vertu puiſſante
Du ſol qu'elle chérit.

AH ! c'eſt l'Amour lui ſeul qui doit peupler le monde :
Il eſt le créateur des Etres qu'il féconde
De ſon ſouffle brûlant.
Les enfans de l'Amour ſont beaux & pleins de force ;
Ceux qu'il n'a point formés n'ont qu'une foible écorce
Qui couvre un corps tremblant.

QUOI ! l'amour conjugal n'eſt-il donc plus qu'un crime ?
On rougit de ſes feux ; ſous l'erreur qui l'opprime,

Il gémit abbatu.
Infame préjugé, qui parmi nous circule!
Faut-il que la vertu ſe change en ridicule,
Et le vice en vertu?

JOUET d'un vil deſir que le caprice augmente,
Ce mortel que chérit une Epouſe charmante,
Mépriſe ſes appas,
Et payant des plaiſirs où la honte le guide,
Court dans les bras trompeurs d'une Laïs perfide
Acheter le trépas.

VIENS donc voir, malheureux! ton Epouſe éplorée.
Entends-tu les ſoupirs d'une ame déchirée,
Qui réclame ta foi?
Elle te dit: Cruel! viens eſſuyer mes larmes,
Déjà mon déſeſpoir auroit flétri mes charmes,
S'ils n'étoient pas à toi.

VOUS êtes plus cruels, vous Epoux inutiles,
Qui, contens d'un ſeul fils, oſez être ſtériles,
Jaloux de l'enrichir.
Vous qui préoccupés de ſa grandeur future,
Dans vos embraſſemens, arrêtez la Nature,
Et trompez ſon deſir.

MAIS ce fils qui devoit, comblant votre eſpérance,
Peut-être ſoutenir un nom cher à la France,
Diſparoît à vos yeux.
Le trépas vous l'enlève, & détruit votre ouvrage,
Quand les rides du tems, ou le libertinage,
Ont épuiſé vos feux.

AINSI punit le Ciel, peres inexorables,
Qui traînant à l'autel des enfans déplorables,
Précipitez leur ſort.
D'un zèle intéreſſé fanatiques Apôtres,
Qui, pour le bien d'un ſeul, oſez frapper les autres
Du glaive de la mort.

A quoi ſervent encor ces veuves imprudentes,
Qui, ſouvent d'un amant maîtreſſes dépendantes,
Prônent la liberté?
Et ces Atis unis à de vieilles Cibèles,
Qui, ſans porter des fruits, veulent fixer pour elles
Les ardeurs de l'Eté?

O loix, de nos abus, arrêtez les exemples;
Diminuez enfin le nombre de ces Temples

Au ſçavoir élevés ;
Lieux qui de la molleſſe aſyles favorables,
Immolent au repos des ſujets innombrables
A nos champs enlevés.

Sur tous les Citoyens répandant l'opulence,
Etabliſſez entre eux cette juſte balance,
Sûr appui des Etats.
Entretenir, fixer, l'abondance publique,
C'eſt, ſuivant les calculs, fruits de la politique,
Multiplier les bras.

Loix ſaintes, ſous vos coups que la licence expire !
C'eſt à l'ombre des mœurs que s'étendra l'empire
De l'Hymen reſpecté.
Ah ! réformez auſſi ces droits qui trop ſévères,
Enrichiſſent l'aîné pour étouffer ſes frères
Et leur poſtérité.

Si l'Hymen délaiſſé languit dans l'eſclavage,
De ſon cruel tyran, du luxe qui l'outrage,
Repouſſez les affronts.
Faites aimer par-tout ſa puiſſance affermie,
Et que le célibat ſoit comme une infamie
Empreinte ſur nos fronts.

NOUS verrons ces mortels qui vivent pour eux-
mêmes,
De leur indifférence abjurer les ſyſtèmes,
Qu'un faux orgueil chérit;
Frivoles Citoyens que leurs jours dèshonorent,
Arbres infructueux, & qui pourtant dévorent
Le ſol qui les nourrit.

L'AGRICULTURE alors épanchant ſes largeſſes,
Reprendroit ſa vigueur, pour combler de richeſ-
ſes
Ses Sujets triomphans.
Renais de tes débris, Souveraine du monde,
Sois l'appui de la France & la mère féconde
D'innombrables enfans.

HELAS! tu crains pour eux le joug de la misère;
A l'aſpect de leurs maux, une douleur amère
A deſſéché ton flanc.
Pouvois-tu voir l'orgueil, les accablant d'inju-
res,
Se plonger furieux dans leurs larges bleſſures,
Pour mieux puiſer leur ſang?

O Laboureurs! qu'inſulte une grandeur cruelle,
Par d'utiles travaux vous méritez mieux qu'elle,

Les titres glorieux.
Eh ! que ſont près de vous les Héros de la guerre ?
Ils ſont, par leurs exploits, les fléaux de la terre ;
Vous en êtes les Dieux ?

Ah ! puiſſent vos tréſors, dans des routes faciles,
Promener leur commerce exempt des loix ſerviles,
Qui lui donnent des fers !
Oui, cette liberté, couronnant vos fatigues,
Peut changer les marais en des plaines prodigues,
Et peupler les déſerts.

Dès que l'Anglois ſuivit ces maximes prudentes,
Le beſoin diſparut, des moiſſons abondantes
Jaunirent ſes guérets ;
Et d'un joug ruineux Albion affranchie
A vû multiplier de ſon Iſle enrichie
Les biens & les Sujets.

Ah ! ſi de nos beſoins nous étendons la chaîne ;
Ah ! ſi l'or nous enflamme, une mine certaine
N'attend que nos efforts.
Cérès, viens par ton luxe embellir ma patrie,
Qu'à l'aſpect de tes dons, tout un peuple s'écrie :
Voilà nos vrais tréſors.

LA BEAUTÉ.

LA BEAUTÉ.

ODE.

VAINQUEURS ambitieux, dont la valeur s'élance
Pour frapper les mortels qu'épouvantent vos loix,
N'êtes-vous pas heureux, quand la terre en ſilence
Tremble au récit de vos exploits ?
Non : l'amour vous ſoumet, il foule vos trophées :
Par les mains de ce Dieu vos foudres étouffées
Laiſſent reſpirer l'Univers.
Pleurez, tombez aux pieds de votre Souveraine ;
C'eſt la Beauté qui vous enchaîne ;
Elle parle, & le monde eſt vengé de vos fers.

DÉESSE, dont la voix nous donne un nouvel être,
Tu forças en tout temps l'hommage des mortels :
Tu vis les mœurs changer, & les Arts diſparoître,
Immobile ſur tes autels.

Malheureux ! qui pour toi n'a pû verſer des larmes,
O Déeſſe ! Le cœur inſenſible à tes charmes
Pourroit-il être généreux ?
Tu diſſipes ſouvent l'erreur qui nous égare,
Et l'homme ſtupide, ou barbare,
Eſt celui que jamais n'embraſerent tes feux.

ALCIDE en reculant les bornes de la terre,
Pour étendre ton culte affronte les haſards ;
Et Théſée aux Tyrans ne déclare la guerre,
Que pour s'attirer tes regards.
Aux monſtres rugiſſans, victime abandonnée,
Andromède gémit ſur un roc enchaînée ;
Ses cris appellent un vengeur.
Que le ſecours eſt prompt quand la Beauté l'implore !
Le fils de Danaë l'adore,
Il court, le péril ceſſe, & l'Amant eſt vainqueur.

O France ! à tant d'exploits, dont l'éclat t'environne,
Ce génie animoit tes braves Chevaliers ;
Les Dunois, les Gueſclins, ces enfans de Bellone,
A l'Amour portoient leurs lauriers.

Ah ! dans ces temps l'Amour, maîtriſant la Victoire,
Couronnoit les guerriers ; & ſous l'œil de la gloire,
Ils obtenoient le nom d'Amant.
Dans les champs de l'honneur, comme Pallas armée,
Que la Beauté guide une armée,
Et le Sort n'oſera balancer un moment.

Eh ! pourquoi reſpecter ce préjugé funeſte,
Qui veut l'enſevelir dans l'ombre du repos ?
Mortels pourquoi vous ſeuls, par un titre céleſte,
Auriez-vous les droits des Héros?
Ainſi de nos vainqueurs nous faiſons des eſclaves !
De ce ſexe enchanteur, d'odieuſes entraves
Rendent l'eſſor infructueux.
Ce ruiſſeau qui s'enfuit dans le cours qu'on lui trace,
Loin des bords fleuris qu'il embraſſe,
Eût promené ſes eaux, fleuve majeſtueux.

Helas ! à des talens que notre orgueil redoute,
Par de biſarres loix nous ouvrons un tombeau,
Pour forcer la Nature à ſuivre une autre route,
Nous en éteignons le flambeau !

Eh ! comment voulez-vous que la Beauté timide,
Oiſive par devoir, puiſſe d'un vol rapide
Atteindre nos lauriers brillans ?
Quand nous la deſtinons aux fleurs qui la couronnent,
Quand tous les jeux qui l'environnent,
De ſon fécond génie arrêtent les élans.

Ce n'eſt point dans les champs, embellis par l'aurore,
Que ſe forment la foudre & les brûlans éclairs ;
L'aigle altier amolli dans les jardins de Flore,
Eût perdu l'empire des airs.
Au ſeul deſir de plaire Eliſe abandonnée,
N'eût point de ſes Etats, fixant la deſtinée,
Entrepris de nobles travaux.
Carthage en s'élevant menace l'Italie ;
Et l'ombre de Didon trahie,
Erre autour d'Annibal & guide ſes drapeaux.

Quand Saturne voulut, de l'homme encor ſauvage,
Plier au joug des loix l'indocile fierté,
Du bonheur de la terre il commença l'ouvrage,
En faiſant naître la Beauté.
La Cour des immortels chez Thétis deſcendue,
Vit du ſein de la mer, dans ſon cours ſuſpendue,
Eclorre

Éclorre l'objet de nos vœux.
Dans le char des amours Vénus ſortit de l'onde,
Et juſqu'aux limites du monde
Cette voix rétentit : mortels ſoyez heureux.

BORE'E alors charmé des appas d'Orithie,
Abandonna les airs au ſouffle du Zéphir ;
Et Phœbus enflammé par les yeux de Clitie,
Lançoit les rayons du plaiſir.
Dans ces temps la Beauté, fille de la Nature,
Sur cet art dangereux qu'étale l'impoſture,
N'établiſſoit point ſon pouvoir ;
Compagne des vertus, elle ne touchoit l'ame,
Que pour la remplir d'une flamme,
Dont l'ardeur bienfaiſante inſpiroit le devoir.

MAIS ſitôt que du Styx entr'ouvrant les abîmes,
La Licence eût vomi les déſirs effrénés,
Eſcortés des Fléaux, on vit fondre les crimes
Sur les Elémens déchaînés.
Quelle ardeur te dévore, ô ! fille de Cinire?
Le char du Dieu du Jour, dont la lumiere expire,
Recule indigné de tes feux.
Hélène ! quels malheurs vont ſignaler tes charmes?
Le trépas, le deuil & les larmes,
Seront de ta beauté les tributs douloureux.

LA Diſcorde a mugi, déjà Troye enflammée,
N'eſt plus qu'un tourbillon qui roule dans les airs.
Le ſang coule, & de morts cette plaine ſemée
S'abîme & les rend aux Enfers.
Quel ſpectacle effroyable! Entendez-vous Caſſandre,
Sur un monceau fumant de ſa patrie en cendre,
Frapper les Cieux de cris perçans?
Les cheveux hériſſés & couverts de pouſſière,
Des temps elle ouvre la barrière,
Et d'une voix lugubre éxhale ces accens.

O fatale Beauté! quel démon ſur tes traces,
Du Tenare irrité déchaîne les horreurs?
Le glaive de Mégère eſt dans les mains des Graces,
L'Amour eſt le Dieu des Fureurs.
Quel eſt ce Roi meurtri renverſé de ſon trône?
Barbare Clitemneſtre! Eh quoi! le Ciel qui tonne
Ne tient pas ton bras ſuſpendu?
Et toi, Sémiramis! Toi, Reine forcenée,
Du ſang de ton époux baignée,
Tu le traînes mourant à tes pieds étendu!

JE vois Scilla trahir ſon père, ſa patrie,
Et ſuivre de Minos les drapeaux triomphans.
L'Amante de Jaſon, implacable Furie,
S'arme, elle immole ſes enfans!

Eh quoi ! le doux Zéphir enfante-t-il l'orage ?
Les ris, l'œil menaçant étincelent de rage,
Les plaiſirs creuſent des tombeaux !
La Beauté n'eſt jamais que la vertu parée.
Et doit-elle être révérée,
Dès que de la Diſcorde elle tient les flambeaux ?

QUELLE Reine à ſa Cour appelle d'un ſourire,
L'Amour qui dans ſes mains remet ſes traits vainqueurs ?
Parmi les jeux rians que ſa préſence attire,
Un ſerpent ſe couvre de fleurs.
C'eſt Cléopâtre ! ô Ciel ! que d'Amans elle enchaîne !
Antoine, fuis ſes yeux ; fuis l'abîme où t'entraîne
De tes feux la trompeuſe ardeur.
Tu combats : Actium enſevelit ta gloire ;
Octave te doit la victoire,
Et va ſur ta foibleſſe élever ſa grandeur.

QUE vois-je ? de Thémis l'Amour briſe l'égide.
O timide Vertu ! quel ſera ton appui ?
Vénus ſe montre, parle, & le crime intrépide
Échappe au fer levé ſur lui.
Victime des deſirs qu'un regard fait éclorre,
L'Innocence à genoux des forfaits qu'elle abhorre,

Subit la honte & le tourment.
Mais des Dieux irrités la vengeance implacable
Punira la Beauté coupable,
En bornant ſa durée à l'éclat d'un moment.

Eh quoi ! cette Beauté, Reine autrefois altière,
Rampe dans l eſclavage en proye à des tyrans ;
La Terreur veille autour d'une affreuſe barrière,
Qui garde ſes appas mourans !
Feignant tous les deſirs qu'un maître lui commande,
Sans éprouver l'amour qu'un barbare demande,
Elle ſe proſterne à ſa voix.
Dieux ! vengez ſes affronts, votre gloire eſt la même ;
Et que ſa puiſſance ſuprême,
Dans un climat chéri faſſe entendre ſes loix.

Mes vœux ſont exaucés ! un Héros de ma race,
Francus d'un vaſte Etat jette les fondemens ;
La Valeur l'accompagne, & le Deſtin lui trace
De la Seine les bords charmans.
D'un peuple généreux dans ces lieux adorée,
La Beauté bienfaiſante & des graces parée,
Embellit tout de ſes regards :
Elève des talens que ſa préſence inſpire,
Elle en ſoutient l'aimable empire ;
Le règne des amours eſt celui des beaux Arts.

FIN.

MACARE
ET
THÉLÈME,
ALLÉGORIE;
PAR M. DE VOLTAIRE;

TAYLOR INST.
OXFORD

LETTRE
DE L'AUTEUR

A M. le D. D. L. V. en lui envoyant la Pièce ſuivante.

JE crois Macare à Montrouge ; Monſieur le Duc eſt encore plus fait pour Macare que pour des Faucons. S'il était un de ces Ducs & Pairs qui ne ſavent pas le Grec, on lui dirait que Macare ſignifie Bonheur, *&* Thélème Volonté : *mais on ne lui fera pas cette injure.*

6 Février 1764.

MACARE ET THÉLÈME.

ALLÉGORIE;

PAR M. DE VOLTAIRE.

THélème eſt vive, elle eſt brillante;
Mais elle eſt bien impatiente:
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente,
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante.
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruiante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus beau que ſon réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait,
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait,
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata;
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.

Elle va d'abord à la Cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma Bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
De qui perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſçu plaire.
On lui dit : ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire ;
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce païs ci.
Thélème marcha vers la ville ;
D'abord elle trouve un couvent
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le Sous-Prieur lui dit, Madame,
Nous avons longtemps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit Moine tondu
Dit à la Dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;

Car, ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère:
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe;
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément,
Si l'on vous fait dire autrement
On vous fait dire une ſotiſe.
La Belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croiait volage:
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux & paſſa vîte:
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte.
Au moins la Cour a des attraits;
Macare aurait pu s'y méprendre;
Mais les noirs ſuivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier Spectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent, au premier coup d'œil,
De Macare être la copie.

Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître ;
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au déſeſpoir ;
Laſſe de chercher ſans rien voir ;
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre ;
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés,
Connaîtront Macare & Thélème ;
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, c'eſt toi qu'on deſire ;
On t'aime, on te perd : & je croi
Que je t'ai rencontré chez-moi ;
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'Envie ;
Pour te garder, il faut ſavoir
Te cacher & cacher ſa vie.

FIN.

Clavreuil
27.9.1988
[VOLT.]